66e ANNEE (7e SÉRIE) N° 23 6 JUIN 1957

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique
Directeur

R. DESVOYES
Chanoine titulaire de Langres
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Les Jeunes et le Christ. — II. Les Révolutions d'octobre. — III. La nouvelle bombe Krouchtchev. — IV. Au fond des mers. — V. Une visite à Peniscola. — VI. Souvenirs sur Pie XI. — VII. Bonaparte en Egypte. — VIII. La puissance mondiale de l'Islam. — IX. Les géants des Affaires. — X. Eglise primitive et communauté de Qumrân. — XI. Les origines du « Dauphin ».

I

Les Jeunes et le Christ

La mode est aux enquêtes, et nul doute que les enquêtes soient souvent sinon toujours utiles. Elles aboutissent le plus souvent à des statistiques, à des tracés qui se veulent précis, à des graphiques plus ou moins probants. Et c'est ici que les esprits critiques se donnent le plaisir d'élever leurs doutes : « Menteur comme une statistique ! » dit-on parfois. Cela veut dire sans doute qu'il faut savoir les interpréter et ne pas leur faire dire ce qu'elles ne peuvent dire.

Les *Etudes* nous donnent, au numéro d'avril, un bel exemple d'enquête, et sur un sujet bien important : *Les Jeunes et le Christ.* L'article qui porte ce titre est signé Jean Letourneulx. En voici les aspects principaux.

Le sondage a été fait dans une quinzaine de collèges libres, appartenant soit aux Instituts de Frères, soit aux Jésuites. On obtint en tout 400 réponses. L'âge choisi était situé entre la seconde et les Math-Philo.

On fut surpris, avant tout, de la similitude des réponses, qu'elles vinssent du nord ou du midi, des écoles techniques ou des collèges secondaires. Plusieurs aumôniers appelés à juger de ces réponses, sûrement non-concertées, y trouvèrent confirmation de ce qu'ils pressentaient eux-mêmes.

Deux sortes de questions étaient posées : quelle idée vous faite-vous du Christ ? — Quels moyens employez-vous pour vous attacher à Lui ?

Sur le premier point, on demandait aux garçons de choisir entre les cinq titres suivants : Chef qui commande, Maître qui enseigne, Ami, Sauveur, Génie. Sur les 400 réponses, 7 ou 8 manifestaient l'incroyance, soit 2 %. — Pour les autres, 7 avaient souligné le mot *Chef*, 13 le mot *Maître* et 3 le mot *Génie*. Tous les autres soulignaient soit le mot *Ami*, 170, — soit le mot *Sauveur*, 187.

Il faut reconnaître que c'était là un bon résultat. Sauveur et Ami, Jésus est, avant tout, cela pour le croyant. Il y a lieu cependant de prendre garde cette sorte de méfiance envers les mots *Chef* et *Maître*, car Jésus est cela aussi ! Peut-être, dans la vie, ces jeunes auront-ils la tentation de l'oublier : « Celui qui m'aime observe mes commandements. »

On demandait, en second lieu, aux jeunes gens de dire comment le Christ était entré dans leur vie. Il semble que le premier stade de la vie religieuse, chez l'enfant, soit un rapport avec Dieu en tant que Créateur et Père. La vie avec le Christ suppose un développement psychologique supérieur.

Sur 400, 266 garçons disent avoir pris conscience de ce qu'ils pensent du Christ depuis plus d'un an, et 134, depuis quelques mois seulement. Ce nombre est bien révélateur. Il indique que, dans nos maisons d'éducation, il peut se trouver jusqu'à un quart ou même un tiers de jeunes qui achèvent leur temps d'études sans avoir rencontré le Christ.

Un bon nombre d'adolescents vivent de la vie religieuse de leur milieu de leur groupe social, sans adhésion profonde et personnelle au Christ. Dans la vie, que feront-ils ? Ou ils pratiqueront leur religion d'une manière purement rituelle, ou ils abandonneront toute pratique, en ne gardant qu'un souvenir vague décoré du nom de foi. Ce sera le christianisme qu'on appelle de nos jours « épisodique ».

Quant à la manière dont les jeunes gens avaient rencontré le Christ, environ 164 sur 400 croyaient pouvoir en dire la date et en préciser la nature : une retraite, un sermon, une rencontre, une réflexion personnelle, etc. Mais beaucoup ne pouvaient dire comment la chose s'était faite et c'est naturel, car la grâce a bien des voies.

On demandait encore ceci : « Pouvez-vous dire ce que vos camarades pensent du Christ ? » Plus du tiers n'en savent rien. Les autres donnent des réponses comme les suivantes :

« Certains paraissent se moquer du Christ. »

« Les uns n'y font pas attention, les autres sont indifférents, mais quelques-uns sont très fervents. »

« Pour certains, c'est un Dieu étranger à notre vie quotidienne, pour d'autres c'est un Dieu vivant. »

« Certains le considèrent comme un ami, d'autres n'y pensent que dans les grandes occasions. »

« Plus d'un quart prennent la religion à la rigolade. »

« Franchement, la plupart n'en pensent rien, quelques-uns y pensent, certains même souvent. »

Au total, 330 réponses donnent une image plutôt pessimiste de notre milieu scolaire. A les en croire, une grande proportion de nos élèves ont l'impression d'être une minorité de croyants et de prati-

quants, dans nos écoles même. Il semble que la plupart de ceux-là même qui croient s'appliquent à cacher leur foi au lieu de la répandre, de la faire rayonner. Il existe un respect humain en ce sens. Nos écoles ne forment donc pas des milieux communautaires portant leurs membres. La foi y est individuelle plus que collective et sociale. Elle n'est pas franchement mise en commun.

En ce qui concerne la prière, 240 se prononcèrent pour la prière personnelle, 108 indiquèrent sommairement : le *Pater*, le *Credo*, 29 déclarèrent préférer la prière en commun, et 9 qu'ils priaient mieux en chantant.

En définitive, on peut dégager de l'enquête les éléments suivants :

— 1° La très grande majorité des enfants interrogés a la fois au moins notionnelle. Ils ne doutent pas.

— 2° Ils ont l'impression de vivre au milieu de camarades fort peu chrétiens, ce qui, au surplus ne correspond pas à la réalité, étant données les réponses.

— 3° Dans une grande proportion, ils savent ce qu'est la prière, ils s'y appliquent, mais ne sont pas toujours satisfaits du genre d'exercices de piété qu'on leur impose.

— 4° Pour les deux tiers d'entre eux, il est difficile de dire si la foi va jusqu'à l'engagement.

L'auteur de l'article estime que « dans un sens, ce bilan est satisfaisant ». Il y a chez ces jeunes des bases, une attente, des aptitudes. Pourtant, on a l'impression que l'éducation donnée ne correspond plus aux besoins qu'on avait fait naître. Sans doute, il faut rendre responsable de ce fait l'âge ingrat, mais cela ne suffit pas et, au surplus, l'éducation chrétienne doit avoir des solutions même et peut-être surtout pour l'âge ingrat.

Deux points au total sont à retenir comme indiquant des exigences précises : 1° La nécessité de la lutte contre le respect humain ; 2° le souci d'un climat de prière mieux adapté aux besoins des adolescents.

L'examen des copies donne l'impression que les réponses ont été données en toute confiance, en parfaite sincérité et qu'elles expriment bien des besoins d'âmes.

Ces âmes, dans l'ensemble, sont bien disposées, et on sent qu'elles attendent quelque chose, qu'elles sont déjà inquiètes du lendemain. Elles savent qu'elles sont faites pour le Christ. Notre éducation ne peut avoir d'autre but que de les conduire à Lui. Nous disposons pour cela d'un petit nombre d'années et il importe de les employer avec le maximum d'efficience. Dans deux ou trois ans, ces jeunes seront définitivement orientés... ou désorientés. A travers les réponses données, dans cette enquête, on sent passer un appel. « Plus que des méthodes nouvelles, ces garçons attendent de leurs éducateurs un témoignage de vie. » Et voilà qui est grave ! Plusieurs d'entre eux ont déclaré que la rencontre avec le Christ avait dépendu pour eux d'un prêtre, d'un frère enseignant, d'un ami. C'est pour les éducateurs surtout qu'il est écrit : « Vous serez mes témoins ! » Au-delà des méthodes, si nécessaires qu'elles soient, il y a et il y aura toujours « l'irremplaçable attestation de la vie ». Et nous pouvons conclure avec notre article :

« C'est dans nos écoles libres, la redoutable grandeur de la mission confiée au corps professoral tout entier. »

II

Les Révolutions d'Octobre

Le public a été, durant des semaines et des mois, tenu en haleine par les événements de Pologne puis de Hongrie. Il est encore trop tôt pour savoir la portée de faits si récents et si confus. Les hommes informés cherchent déjà, cependant, à nous instruire des causes profondes et des premières suites de ce qu'on appellera dans l'histoire : *Les Révolutions d'Octobre 1956 en Pologne et Hongrie.* C'est sous ce titre que M. Robert Bosc nous en parle dans la *Revue de l'Action populaire* de mars 1957.

En ce qui concerne les origines, M. Bosc distingue : 1° la révolte des masses, et 2° la révolte des intellectuels.

En Pologne, il semble que la révolte des masses ait précédé celle des intellectuels. En Hongrie ce serait plutôt l'inverse.

En Pologne, la révolte des masses remontait aux « événements » de Poznan, c'est-à-dire aux émeutes qui avaient ensanglanté la ville de Poznan les 28 et 29 juin 1956. Ces émeutes avaient éclaté surtout dans l'usine Zispo — fabrique de locomotives. Les ouvriers se plaignaient des salaires. Il y avait eu un relèvement, mais qui n'avait profité qu'à trois personnes de la direction, aux agents de maîtrise, au nombre de 50, et très peu de chose au personnel ouvrier, formé de 200 personnes. Les ouvriers se plaignaient d'autre part des conditions d'hygiène et de sécurité, des impôts et retenues sur les salaires, du rythme désordonné du travail, tantôt presque rien à faire, tantôt surmenage intensif. Mais par-dessus tout, accroissement incessant des normes de production, sans augmentation des salaires. A l'usine Zispo, la norme s'accrut de 24,6 % entre 1953 et 1956, alors que les salaires montaient de 1,6 % ou même baissaient, par rapport à 1954, de 3,5 %.

Parallèlement au mécontentement ouvrier mûrissait, chez les écrivains, la révolte contre l'oppression intellectuelle du régime. D'abord protestations timides (1953-1954), puis véhémentes (1955). Citons ce « Poème pour les adultes » d'Adam Wazyk publié le 21 août 1955, dans la revue *Nova Kultura* :

« Oui, c'est vrai,
Quand nos étudiants sont enfermés dans des manuels sans fenêtres,
Quand notre langue est réduite à trente formules magiques,
Quand la flamme de l'imagination s'éteint,
Quand de braves gens descendus de la lune nous refusent le droit d'avoir du goût,
Oui, c'est vrai, nous sommes en grand danger alors
De devenir ignorants et stupides. »

A la session de mars 1956, du Conseil de la Culture et des arts, à Varsovie, on entendit Slonimski s'écrier, dans un rapport :

« L'histoire de la philosophie connaît peu de périodes où l'intolérance se soit manifestée davantage qu'au cours des dernières années. La persécution de la

pensée critique, au début de la Renaissance et plus tard aux XVIIe et XVIIIe siècles, apparaît idyllique en comparaison de ce que notre époque a connu. »

Et il dénonçait ensuite nommément la théorie du réalisme socialiste, créée par Jdanov, comme un « instrument de précision pour détruire l'art. »

Pourtant, les intellectuels polonais ont eu peu d'action sur les événements survenus en Pologne et sur l'avènement de Gomulka.

Au contraire, en Hongrie, les intellectuels ont été à l'origine immédiate de la révolution d'octobre. Leur état d'esprit est bien résumé par Jules Hay, qui est l'un d'entre eux, dans ces lignes parues le 8 septembre 1956 :

« Parlons franc. Oui, nous pensons à la liberté la plus complète, à toute la liberté compatible avec la vie des hommes en société. »

Et il précise : la liberté de trouver trop bas le niveau de vie de certaines catégories de citoyens, de trouver injuste ce que l'autorité considère encore comme juste, de ne pas aimer certains chefs, de dénoncer les maux, de dire que la ville tombe en ruines parce qu'il n'y a pas d'argent pour réparer les monuments, de désapprouver la façon de vivre, de parler et de travailler de certaines autorités, etc.

Comme on le voit, c'était beaucoup plus que le communisme était capable de supporter. Et on l'a bien vu.

Mais le destin des deux pays a été tout différent parce que les hommes n'ont pas été les mêmes. En Pologne, le peuple a eu la chance de trouver en Wladyslaw Gomulka un homme de caractère, à la fois prudent et hardi, qui a su mener la révolution populaire avec sagesse, sans céder ni aux injonctions soviétiques, ni aux pressions prématurées ou irréfléchies de ses compatriotes. Il donna sa mesure dans son discours du 20 octobre, à la VIIIe session du Comité central ouvrier unifié de Pologne, où Krouchtchev fit une apparition menaçante et intempestive. Il prouva par des faits et des chiffres que le plan sexennal de 1950 à 1955 était un échec presque total.

Son habileté fut de présenter un programme de revendications réalistes, peu nombreuses, mais appuyées par l'unanimité du peuple polonais et d'une orthodoxie socialiste inattaquable. Dès le lendemain, il était élu premier secrétaire du Comité central du parti et il l'est encore.

En Hongrie, ce fut tout autre chose. Les revendications économiques furent subordonnées aux politiques. L'accent était mis sur le départ des Russes. Cela avait l'air d'une provocation. Une prudence plus grande aurait été de mise. Chez les Hongrois comme chez les Polonais, les causes sont les mêmes : sursaut de fierté nationale, rejet d'un régime qui a ruiné toutes les couches de la nation et a fait la preuve de sa malfaisance et de son impuissance. Mais Imré Nagy n'a pas su garder le contrôle de la révolution. Ou peut-être n'a-t-il pas pu. Il a mal calculé les limites du possible.

Les imprudences commises ont donné à la Russie soviétique un prétexte pour intervenir. Comme elle savait que l'Occident ne pouvait risquer la guerre générale pour sauver la Hongrie, elle est intervenue brutalement, sauvagement, implacablement. Et elle a écarté Imré Nagy, dont le procès va sans doute bientôt commencer, pour lui substituer Janos Kadar, personnage qui paraît étrange, énigmatique, impénétrable à l'auteur de notre article. Il écrit à son sujet, dans une note importante :

« L'évolution psychologique de Janos Kadar... durant les journées de l'insurrection de Budapest, sera un élément important de l'histoire de la révolution. »

Mais il ajoute qu'on ne voit pas clairement s'il a subi une crise de conscience, ou subi une pression extérieure. Il est malaisé de dire s'il est un criminel, un traître à sa patrie, ou un fanatique du marxisme. Il se pourrait qu'il soit « le héros tourmenté d'une diabolique tragédie, où il est successivement avec une égale sincérité... *l'homme qui dit oui et l'homme qui dit non.* »

En définitive, que penser des révolutions d'octobre ? Merleau-Ponty a diagnostiqué, dans l'insurrection hongroise, les symptômes de la « maladie sénile du communisme ». De leur côté les Polonais ont appelé leur révolution « le printemps d'octobre ». C'est peut-être aller un peu vite. Ce qui est sûr, c'est que le système communiste, imposé par la victoire soviétique en Europe centrale, et donné comme le modèle universel et indépassable de la révolution humaine, et comme la « fin de l'histoire », est désormais dépassé. Les peuples qui ont subi ce joug s'en dégoûtent, cherchent à s'en débarrasser, à revenir à leurs traditions nationales. *Un mythe vient de s'effondrer*, et c'est cela qui est senti, plus ou moins profondément dans tout l'univers et dans les pays soumis au communisme eux-mêmes. La révolution d'octobre 1917, en Russie, se donnait comme le suprême espoir des peuples. Elle a, en fait, abouti à la mise en esclavage de peuples entiers. Les révolutions d'octobre 1956 en Pologne et en Hongrie ont donné le démenti le plus cinglant à la révolution russe d'octobre 1917. En quarante ans, la lumière a fini par éclater. Les célébrations qui marqueront sans doute, en octobre prochain, à Moscou, le quarantième anniversaire de l'avènement du communisme, n'y changeront rien. Cependant, il faut bien conclure avec Robert Bosc :

« La partie n'est pas encore gagnée ; la communauté mondiale, qui sait que son destin est en jeu, suit, attentive et inquiète, toutes les péripéties du drame. »

III

La nouvelle bombe Krouchtchev

S'il est une conclusion d'autre part que l'on puisse et que l'on doive tirer des faits dont nous venons de parler, c'est que les lois de l'économie ne se laissent pas bafouer, même par le communisme qui prétend si bien les connaître et qui proclame qu'il les a définies une fois pour toutes !

Et c'est ce qui va ressortir de nouveau avec force de ce que Ettore Squarzi vient d'appeler dans *Orizzonti* du 28 avril 1957 : « *Une autre bombe Krouchtchev* ». Son article portait en tête ces mots : *Dans le capitalisme soviétique*. Et en sous-titre : « Le plan de réforme prévoit l'accroissement de la production, la décentralisation administrative et il veut vaincre, dans la concurrence, l'Occident. »

Tel est, en effet, le contenu du rapport qui a été présenté par Krouchtchev, le mardi 7 mai, à

10 heures — heure locale — au Soviet suprême sous le titre : « *Plan de réforme de l'économie soviétique* ».

Ce plan n'a pas surpris les membres du Soviet. Il était soumis aux discussions ou plutôt à l'examen préalable de tous, depuis la fin de mars et il était proclamé que rien de plus important n'était proposé à la Russie depuis le lancement des plans quinquennaux il y a 30 ans. Le fait est d'autant plus remarquable que l'an dernier fut annoncé le plan quinquennal de beaucoup le plus ambitieux que la Russie nouvelle ait connu. Il ne parlait pas de moins que de doubler la production industrielle russe et d'augmenter la production agricole de 30 %. Pour qu'à peine un an plus tard, Krouchtchev déclare qu'il faut changer du tout au tout les règles de la production industrielle et aussi celles de la production agricole, il est nécessaire qu'il ait constaté que toute l'économie russe était en porte-à-faux. Et pourquoi ? Parce que l'Etat a voulu tout absorber, parce que la centralisation a été excessive, parce que les ministères, les bureaux, les fonctionnaires de tout genre ont pullulé d'une telle façon que toute la machine administrative est enrayée. Rien ne marche parce qu'il y a trop de paperasses, trop de directives bureaucratiques souvent inapplicables, et presque toujours en fait inappliquées, trop de bouches inutiles dans le circuit de la production, par la prolifération inouïe du monde des bureaucrates.

Krouchtchev révèle, dans son plan de réforme, la profondeur du mal en proposant la suppression d'au moins 20 ministères, de centaines de milliers de fonctionnaires qui leur étaient attachés, la décentralisation de toute la production au moyen de la création de 92 régions économiques autonomes, qui ne dépendront plus du centre, c'est-à-dire de l'Etat communiste que par la « planification générale », mais qui devront régler sur place et d'après les normes et les possibilités régionales tout ce qui concerne la production, tant industrielle qu'agricole.

On se souvient du voyage sensationnel de « B. et K. » l'an dernier. Ils allaient en beaucoup de pays, proposer les produits russes, l'argent russe, les techniciens russes.

Quelles raisons impérieuses ont contraint K. à imposer son plan de réforme ? Ettore Squarzi en distingue trois principales :

— 1° La nécessité inéluctable d'accroître la production pour satisfaire aux exigences incoercibles du peuple russe lui-même, dont le niveau de vie demeure insuffisant.

— 2° L'espoir que la décentralisation donnera de meilleurs résultats que la centralisation à outrance, qui régnait jusqu'ici et règne encore en U.R.S.S.

— 3° La conviction que tout l'avenir de l'U.R.S.S. repose sur une production tellement accrue qu'elle permette une vaste exportation, unique moyen de gagner des amitiés à l'extérieur.

A ces trois premières considérations, l'auteur de l'article estime qu'il faudrait en ajouter une quatrième, qu'on n'avoue pas mais qui pourrait fort bien être la plus grave : à savoir le désir de la part de l'équipe du Kremlin de disperser l'appareil technique qui, d'année en année, n'a cessé de grandir à Moscou.

« Un tel trust de cerveaux concentré dans la capitale peut constituer un péril pour les « bureaucrates de la politique » dont Krouchtchev est le grand chef. »

Il s'agit d'une lutte de rivalité entre deux bureaucraties, celle des politiciens et celle des techniciens.

La résolution prise par Krouchtchev est loin d'être sans risques : il y aura des milliers de fonctionnaires qui ne se laisseront pas déposséder de leur place sans dépit et sans résistance, — les régions créées par le plan de réforme auront leur autonomie économique, mais on se demande si elles ne réclameront pas, un jour ou l'autre, leur autonomie politique, ce qui aboutirait à un vaste démembrement de la Russie soviétique, faite de pièces et de morceaux.

Pour courir de tels dangers, il faut que Krouchtchev sente la situation bien déplorable. La Russie avait fait de si grands efforts pour conquérir de nouveaux marchés dans le monde. L'Amérique n'avait pas caché son inquiétude. Dans l'intervalle sont survenues les crises polonaise et hongroise. Cela fut une révélation pour l'univers. Tout n'allait donc pas pour le mieux dans l'économie russe et les pays satellites, honteusement exploités, commençaient à crier leur détresse et à faire valoir leur misère. Pour la Russie, ces pays sont devenus un fardeau, un poids lourd, un boulet à traîner — *pœna consequens*, aurait dit Thomas d'Aquin — au lieu d'être une mine inépuisable à dépouiller de ses richesses.

Dans les premiers jours de février 1957, le nouveau ministre des plans quinquennaux, Mikail Pervukine, proposait de limiter, pour 1957, à 7 % au lieu de 20 % l'expansion industrielle. En ce qui concerne les pays satellites, Moscou, depuis la guerre, vendait à ces pays ses produits un tiers de plus qu'ils ne figuraient dans les quotations internationales et acquérait leurs propres produits un tiers en moins de leur valeur : charbon polonais, bauxite hongroise, chaussures tchécoslovaques, etc., etc...

Mais tout cela est changé. Moscou doit payer à son tour, avancer de l'argent, des matières premières, des produits de toute sorte. La Hongrie a besoin par exemple de 10 millions de tonnes de charbon. La Pologne refuse de céder le sien. L'Allemagne de l'est réduit sa production d'acier, faute de recevoir l'anthracite polonais. Tout s'enchaîne. La balance commerciale avec l'Occident s'est close en 1956 par un lourd passif. Cinquante milliards d'or russe ont été vendus par le Kremlin contre des devises fortes.

Les revues américaines, bien documentées, n'hésitent pas à parler d'une « crise du capitalisme russe ». Pour réaliser le VI[e] Plan quinquennal, il fallait un accroissement de 16 % de main d'œuvre industrielle, soit 7 millions d'individus. On ne peut les prendre que dans l'agriculture ou parmi les bureaucrates en surnombre. Mais les bureaucrates ruent dans les brancards, et l'agriculture est déjà déficiente. On a calculé qu'un paysan américain, outillé comme il l'est, produit autant que 14 paysans russes. Les calculs de Pervukine indiquent qu'il faudrait accroître le nombre des travailleurs

de la terre de 25 %. C'est le cercle vicieux. Il faut donc accroître la production, mais on n'en a pas les moyens !

Au point où nous en sommes, on peut se poser la question : le communisme a-t-il fait progresser la Russie du point de vue économique plus que n'aurait fait l'ancien régime tsariste ? Et beaucoup estiment qu'il faut répondre par la négative. A quoi les communistes répondent : oui, mais on a conquis la liberté ! Et la liberté n'a pas de prix ! Mais c'est justement là qu'un doute, le plus grave de tous, subsiste. Demandez aux Polonais, demandez aux Hongrois, et aux autres pays satellites, ce qu'ils en pensent. Demandez aux Russes eux-mêmes !

La vérité c'est que le communisme, dans ses lois économiques, oublie tout simplement : *l'homme !*

IV

Au fond des mers

Nous abordons un sujet bien différent, en ouvrant *Science et Vie* de mai 1957. Un article du Dr Anton-F. Bruun et Torben Wolff nous y parle « *Des êtres inconnus à 10.000 mètres de fond* ».

Il s'agit des résultats de l'expédition du navire *Galathea* consacré aux recherches océanographiques. Ce navire, sous le nom de *Leith*, appartenait à la marine royale britannique. Il fut acheté par une société océanographique danoise, qui le transforma et lui donna le nom de *Galathea*. A la fin de la guerre, le chef de la société proposa au gouvernement danois d'exempter de toute taxe les produits exotiques qui seraient adressés au Fonds de la Société par les Danois de tout l'univers. Ce fut aussitôt un déluge de fruits tropicaux, de miel, de cigarettes, qui arrivèrent de toutes parts. Leur vente produisit environ 240 millions de francs. C'est avec cela qu'a pu être financée l'expédition qui vient de s'achever, et qui a duré 18 mois, couvrant 120.000 km. C'est surtout dans la « fosse des Philippines » que le travail le plus productif s'est opéré. Cette fosse est une gorge marine tellement profonde que l'Everest tout entier ne parviendrait pas à la combler.

On a lâché dans cette fosse 12 kilomètres de câble d'acier portant un chalut. On a touché le fond par 10.190 mètres de profondeur. Quand le filet est ramené, on fait le tri. Les crustacés rouges et les poissons noirs ont été pris dans les moyennes profondeurs, mais des grands fonds on tire des anémones et des étoiles de mer.

Le résultat le plus important qui a été obtenu est le suivant : la vie est possible sous une pression de 1000 atmosphères, c'est-à-dire de une tonne par cm^2 ; elle est donc multipliée par mille par rapport à nous ; les ténèbres y sont absolues ; la température ne dépasse guère 2° ; la tension de l'oxygène est très faible ; le phyloplancton ne pénètre plus et les fermentations organiques causées par les déchets tombés de la surface donnent naissance à de l'hydrogène sulfuré dont les vivants ne s'accommodent pas.

« On imagine difficilement, dit notre article, un milieu plus défavorable à la vie, du moins telle que nous la connaissons à la surface. »

Et pourtant, la vie existe dans ces grands fonds. Un coup de chalut ne couvrant que 7 m^2 nous a ramené, déclarent les auteurs, 132 spécimens d'êtres vivants, appartenant à 10 espèces différentes. Ce sont des actinies, des anémones de mer, des holothuries, des bivalves, des amphipodes, des vers polychètes. Comme la plupart de ces êtres étaient inconnus jusqu'ici, il appartint à la *Galathea* de leur donner des noms. Il y eut, si l'on ose dire, un baptême des Galathéidées. Les anémones appartenant à une famille inconnue furent rangées dans la famille nouvelle des *Galatheanthemidæ*. Tous les autres animaux découverts reçurent des noms de ce genre.

On estime qu'il n'y a plus de poissons proprement dits au-dessous de 7.000 mètres, pas plus qu'il n'y a de mammifères à une altitude donnée. Les poissons ramenés de cette profondeur ne dépassent pas vingt centimètres. On donne comme le plus « profond » de tous les poissons le *Bassogigas Macrurides*, ramené après 18 coups de chalut de 7.130 mètres, dans la fosse de la Sonde, au large de Java. Ses yeux inutiles sont réduits à deux points minuscules. Dès 5.000 mètres, du reste, certains organismes se simplifient beaucoup. Les vers Pogonophores par exemple, pêchés dans la mer des Célèbes, n'ont ni bouche ni anus et se nourrissent par osmose, causée par la pression.

Grâce à la collaboration du Dr Zobell, attaché au *Scripps Institute of Oceanography*, aux U.S.A., nos chercheurs ont pu établir le cycle suivant, expliquant l'alimentation des êtres vivants aux diverses profondeurs.

Des surfaces maritimes, il tombe une pluie ininterrompue d'animaux morts, qui sont digérés par les habitants des plus grandes profondeurs. Ceux-ci, à leur tour, à leur mort, servent de nourriture aux êtres des profondeurs benthoniques. Au terme de ces digestions successives, il tombe dans les ténèbres des grandes fosses des excréments et une matière organique brute que ne peuvent assimiler que des bactéries. Mais quand ces déchets sont dévorés par les bactéries, celles-ci sont mangées par des animaux plus grands, des vers, des mollusques, des crustacés qu'on peut considérer comme les tigres des grands fonds et qui dévorent tout ce qui se trouve à leur portée.

Mais il n'y a pas que des débris animaux dans les grands fonds ; il s'y trouve aussi des déchets végétaux arrachés par les tempêtes et qui finissent par tomber jusque dans les dernières profondeurs des abîmes marins. La richesse de la vie, en ces lieux, dépend donc des conditions qui prévalent à la surface.

M. Steeman Nielsen, qui faisait partie de l'expédition du *Galathea* a fait le calcul que les mers du globe produisent par an environ 40 milliards de tonnes de nourritures, dont les dernières miettes sont pour les êtres aveugles qui se trouvent tout au fond.

Le lecteur s'étonnera peut-être qu'il ne soit pas question, en tout cela, de ces poissons lumineux qu'on appelle aussi des « poissons-lanternes » et dont il est si souvent parlé quand on décrit les habitants des abysses maritimes. Mais ces poissons n'existent que dans les profondeurs moyennes. Le *Galatheathauma Axeli*, qui appartient à ce genre de poisson et qui était inconnu, fut capturé dans le golfe de Panama, par 3.600 m. de profondeur.

En terminant leur article, nos auteurs avouent qu'ils caressaient un rêve et même deux, en partant en croisière. Le premier était de trouvre un second exemplaire du *Latimeria*, poisson extraordinaire, trouvé une seule fois sur la côte orientale d'Afrique, et le second, tout simplement, de découvrir le légendaire Serpent de mer. « En 1930, dit le Dr Bruun, j'avais en effet capturé, à bord du navire de recherche « *Dana* » une larve d'anguille de deux mètres de long, qui se trouve actuellement au musée de Copenhague. » Or, explique-t-il, une larve d'anguille ordinaire ne dépasse pas 10 cm, et pourtant donne naissance à un poisson de 1 m. 25 environ. A proportion, cette larve d'anguille devait donner naissance à un être de près de 30 mètres, qu'on aurait identifié au Serpent de mer. Mais aucun de ces deux rêves n'a pu se réaliser.

« Nous n'avons trouvé ni l'un ni l'autre, conclut l'article, mais notre résultat n'est pas méprisable, nous avons prouvé que la vie subsiste même dans les abysses.»

V

Une visite à Peniscola

Ce nom de Peniscola doit dire quelque chose aux connaisseurs de l'histoire ecclésiastique. C'est sur le rocher qui porte ce nom que se réfugia, obstiné et solitaire, et que mourut ce pape d'Avignon qui avait pris le nom de Benoît XIII et qui se nommait Pedro de Luna.

Le rocher de Peniscola est quelque chose comme un Saint-Michel espagnol. En prenant la route qui va de Barcelone à Valence, on trouve, à la hauteur de Benicarlo, un chemin qui se dirige vers la mer, et qui conduit à la forteresse de Peniscola, perchée sur une presqu'île rocheuse, dominant la mer.

M. Georges Pillement, dans un article intitulé : *Peniscola, dernier bastion de Pedro de Luna*, publié par le *Miroir de l'Histoire* d'avril 1957, va nous y conduire en nous parlant de ce pape, rangé parmi les antipapes d'Avignon, au temps du Grand Schisme.

Il était né en 1328, à Illueca, ville proche de Catalayud. Ses contemporains le décrivent comme un homme robuste, de taille moyenne, mais « subtil, adroit, pénétrant, poli, honnête, prévenant, irréprochable dans ses mœurs et constant en quelque situation qu'il se trouvât. »

Entré dans la carrière ecclésiastique, il y avait fait son chemin et le pape Grégoire XI, le dernier pape légitime d'Avignon, l'avait fait cardinal d'Aragon. Notre article dit que ce fut un malheur pour la chrétienté que Grégoire XI, obéissant aux appels de Catherine de Sienne, ait quitté Avignon pour revenir à Rome, où il mourut bientôt. On peut ne pas être de cet avis et estimer que le séjour de la papauté en Avignon ne pouvait se poursuivre sans amener de graves perturbations au sein de l'Eglise. Quoi qu'il en soit, Grégoire XI étant mort, on sait ce qui arriva. Le peuple de Rome assiégea le conclave en réclamant un pape romain ou au moins italien. Bartolomeo Prignano, archevêque de Bari, fut élu et prit le nom d'Urbain VI. Il se montra rude, autoritaire, exigeant, ce qui détourna de lui un certain nombre de cardinaux, qui s'enfuirent, assurèrent que leur vote avait été contraint, et finalement élurent l'un des leurs, Robert de Genève, qui prit le nom de Clément VII et vint s'établir à Avignon, où l'attendait le palais des papes. Ce fut le Grand-Schisme, en 1378, et il devait durer avec de nombreuses péripéties jusqu'au concile de Constance et à l'élection de Martin V, par ce concile, en 1417.

Or, le cardinal Pedro de Luna avait suivi Clément VII et était devenu son homme de confiance, si bien qu'à sa mort, il fut élu à sa place, par les cardinaux du parti avignonnais, le 28 septembre 1394. Pedro prit alors le nom de Benoît XIII.

Pourtant, au sein de l'Eglise, l'existence de ces deux papes rivaux causait un malaise croissant. L'Université de Paris, qui passait à bon droit pour la première du monde, se donna la mission de rétablir l'unité. Les théologiens mettaient en avant toutes sortes de « voies » pour cela. Mais très vite on en vint à poser en principe que le concile est supérieur au pape. Avant de réunir un concile, toutefois, on essaya de divers moyens de faire céder les deux papes. Le plus obstiné des deux fut Benoît XIII. En vain, l'Université de Paris décréta-t-elle la *soustraction d'obédience*, en vain le roi de France fit-il assiéger Avignon, par Geoffroy Boucicault, Benoît XIII, retranché dans son palais-forteresse d'Avignon, ne cédait toujours pas. Il s'échappa, du reste, le 11 mars 1403, passa en Provence, et s'installa quelque temps au monastère de St-Victor à Marseille. Toutes les négociations avec Rome se montraient cependant inutiles et sans fruit. Chacun des deux papes se croyait le seul véritable et répugnait à abandonner ce qu'il considérait comme son droit et le bien de l'Eglise.

Pourtant, le concile de Pise essaya de résoudre les problèmes qui angoissaient tous les chrétiens, en déclarant déposés les deux papes en présence et en en choisissant un autre. Mais tout ce qui sortit de là fut qu'on eut trois papes au lieu de deux, pendant plusieurs années. Enfin le concile de Constance se réunit à son tour, en 1415. Deux des papes sur trois consentent le sacrifice de leurs droits et abdiquent après avoir reconnu la validité du concile. Seul Benoît XIII résiste encore. L'empereur Sigismond, sous l'influence duquel le concile a travaillé dès l'origine, se rend en personne à Perpignan, à la tête d'une nombreuse délégation, pour arracher au troisième pape cette démission qui rendra le champ libre pour l'élection d'un pape authentique. Le roi d'Aragon est également présent à l'entrevue. Elle a lieu dans la grande salle du château de Perpignan. Devant l'empereur et tous les princes, Benoît soutient sa cause. Il parle en latin durant sept heures, relate les circonstances du schisme et en retrace toute l'histoire. Son argumentation se résume dans sa conclusion que voici :

« Vous dites que je suis un pape douteux. Admettons. Mais avant d'être pape, j'étais cardinal et un cardinal indiscutable de la sainte Eglise de Dieu car j'ai reçu l'investiture avant le commencement du schisme.

Je suis le seul cardinal survivant de ceux qui l'ont été avant le schisme. Si, pour vous, tous les papes élus depuis le schisme sont douteux, tous les cardinaux qu'ils ont nommés sont également douteux. Et comme ce sont les cardinaux qui nomment les papes, moi seul, cardinal authentique, je suis en état de désigner le pape authentique. Je suis également le seul qui puisse connaître des questions de légitimité en cette affaire

du schisme, le seul qui ait été présent au conclave qui en fut l'origine. En supposant que je ne sois pas le seul pape légitime, je suis le seul cardinal légitime et je puis me nommer moi-même, pour la seconde fois, pape légitime. »

Ce raisonnement spécieux ne réussit pas à convaincre la délégation. On se sépara sans avoir conclu. Le concile s'étant déclaré supérieur au pape, se borna à déposer ce pape récalcitrant. Le roi d'Aragon l'abandonna. Saint Vincent Ferrier lui-même, qui avait toujours été de son obédience, s'éloigna de son parti. Il ne lui resta plus que les comtes d'Armagnac. Mais il avait gardé un refuge à peu près inexpugnable : la forteresse de Peniscola. Le 13 novembre 1415, il s'embarqua à Collioure avec tous ses fidèles. A Peniscola on vint lui jeter l'anathème de la part du concile et on le déclara hérétique. Le vide se fit autour de lui, mais il resta inébranlable. Quand il sentit la mort approcher — il avait alors 94 ans ! — il nomma quatre nouveaux cardinaux, chargés de lui donner un successeur. Pourtant, ils ne se pressèrent pas de lui obéir. Il était mort le 29 novembre 1422, et ce ne fut que le 23 mai 1423 que les cardinaux de Peniscola firent savoir au monde que Pedro de Luna était décidé et qu'ils lui avaient donné un successeur. Celui-ci, du reste, abdiqua lorsque le roi d'Aragon le lui demanda. L'un des cardinaux de Benoît XIII essaya bien de lui donner un successeur encore en Armagnac, mais cela ne fut qu'un épisode insignifiant dans cette longue bataille du Grand-Schisme. A Rome, Martin V régnait et l'Eglise entière reconnaissait son autorité, depuis son élection en 1417.

Le palais de Peniscola existe toujours. Il est précédé d'une sombre porte d'entrée aux lourds battants cloutés, suivie d'une seconde qui donne sur la cour d'honneur. Le château a servi de caserne dans la suite des temps. Un long bombardement, au cours de la Guerre de Succession, au début du XVIII^e siècle, a ravagé le village qui l'entoure. L'église a été reconstruite au pied du château, mais elle est du XVIII^e siècle, alors que le palais est bien tel que l'a connu Benoît XIII au début du XV^e, avec ses fenêtres gothiques. Du sommet de la terrasse on domine un admirable paysage, les toits plats de la petite cité, la mer au bleu profond, la côte toute proche avec ses pins et ses champs d'oliviers. Et sur tout cela plane le souvenir de Pedro de Luna, l'obstiné Benoît XIII du Grand-Schisme.

VI

Souvenirs sur Pie XI

C'est encore un pape, mais un vrai celui-ci, que nous allons rencontrer en ouvrant *Historia*, n° 126. Ce pape est aussi énergique, aussi vivant, aussi pénétré de son autorité que put jamais l'être Pedro de Luna. Et il n'est autre que Pie XI dont le secrétaire, Mgr Gonfalonieri, vient d'écrire la vie. Ce n'est cependant pas à cette biographie encore inédite mais qui va paraître incessamment, que nous emprunterons les notations suivantes, mais de M. F. Charles-Roux, de l'Institut, ambassadeur de France, qui nous rapporte ses impressions personnelles dans un article intitulé : *A propos d'un Centenaire : Souvenirs sur Pie XI.*

Notons que nous écrivons ces lignes au jour même où le président Coty rend visite à Sa Sainteté Pie XII, au Vatican, et que M. Charles-Roux nous rappelle que cette audience coïncidera avec le centenaire de la naissance de Pie XI.

Il y avait dix ans que Pie XI régissait l'Eglise catholique, lorsque Charles-Roux, en 1932, eut l'honneur de lui présenter ses lettres de créance, en tant qu'ambassadeur de France. Dès cette première cérémonie, il note la façon dont le pape répond à son propre discours :

« Il s'explique en français aisément, sans chercher ses mots, avec l'accent amorti des Milanais. Son débit est plutôt lent. Aucun effet d'éloquence, pas le moindre apprêt de langage. »

Après la réception solennelle vient immédiatement l'audience privée. Le pape reçoit l'ambassadeur en son bureau. « Rien d'affecté dans son maintien. Mais il dit « Nous » en parlant de lui-même. C'est ce qu'on appelle, en style diplomatique, le « Nous » de majesté. »

Une fois sorti du Vatican, le diplomate note ses impressions. Il aura l'occasion à maintes reprises de les compléter, de les étoffer, de les achever. Ce qui frappait le plus, selon lui, chez Pie XI, c'était l'autorité qui semblait émaner de toute sa personne : autorité sans raideur, sans tension, et qui n'a pas d'effort à faire pour s'imposer, tant elle est sûre d'elle-même. Il a, en fait, la réputation d'être un Pontife volontaire, sachant ce qu'il veut et le voulant bien. Et rien ne vient, dans son comportement, démentir cette réputation.

Physiquement, il ne porte pas encore ses 74 ans. Il est robuste ou le paraît. Ses traits, son expression reflètent l'énergie, mais une énergie calme et pour ainsi dire au repos. « Gouverner doit être assez naturel à son tempérament ». Et de fait, il se plaît à tenir la barre et il la tient ferme, en la manœuvrant avec décision. L'expression *motu proprio*, avec lui a tout son sens.

C'est même ce qu'il y a de vraiment extraordinaire en lui, à savoir qu'ayant passé toute sa vie dans le commerce exclusif des livres, ayant dirigé deux bibliothèques aussi illustres que l'Ambrosienne et la Vaticane, quand on l'appela à remplir des missions actives, il se trouva de plain-pied avec ses tâches nouvelles, si bien qu'en accédant au Sacerdoce suprême, il n'eut aucune peine à remplir les fonctions si lourdes qui lui incombaient au sein d'un monde tel que le nôtre.

De son passé de bibliothécaire, il avait tout de même gardé bien des traits. Il s'environne de livres « comme d'un horizon dont il a besoin ». On ne lui fera pas de plus grand plaisir que de lui offrir un livre. M. Charles-Roux usa plus d'une fois de ce procédé pour avoir de lui une audience de plus. Chaque fois, il put constater combien le pape s'intéressait aux livres. Une anecdote curieuse va illustrer ce penchant du pape. Il eut un jour à faire à l'ambassadeur de France une communication urgente, et à une heure assez matinale. Pour ne pas éveiller l'attention toutefois, il lui fit dire de ne pas venir en uniforme de gala, mais en simple habit de ville. Charles-Roux obéit, et se présente en veston. Ses premiers mots sont pour s'en excuser. Mais le pape lui répond par ce mot charmant :

« Oui, je sais. D'ordinaire, vous vous présentez *relié* — aujourd'hui, vous venez *broché*. »

Qui eût trouvé une pareille comparaison, en dehors d'un bibliophile, comme Pie XI ?

Un autre jour, le pape a reçu notre envoyé et avant de le laisser se retirer, il lui dit qu'il tient à lui montrer un ouvrage qu'il vient de recevoir et qui fait honneur à la science française. Là-dessus, il se lève, marche jusqu'à la longue table chargée de livres qui se trouve toujours à sa portée, et lui montre six gros volumes à reliure de toile grenat. Le titre en est : *Description géométrique détaillée des Alpes françaises*. Et il en fait voir les cartes, les plans, les reproductions d'aquarelles. Il s'extasie sur la perfection d'un tel travail en disant :

« Je sais ce qu'il en coûte de travailler à de pareilles altitudes, après la fatigue d'une longue ascension. »

Ensuite, il interroge l'ambassadeur sur l'auteur. C'était le savant Hellbronner, de notre Académie des Sciences. Charles-Roux le lui dépeint physiquement. C'était un savant, frêle de corps, atteint d'une maladie qui lui avait fait grossir la tête démesurément :

« Sa tête, dit-il, prend les proportions de celle de Quasimodo. »

Pie XI, très au fait de notre littérature, comprend sans peine cette comparaison et s'apitoie un instant à la fois sur le savant et sur le sonneur, puis il ajoute :

« Eh bien ! si cet académicien vient Nous voir, Nous lui remettrons la grande médaille de Notre Pontificat. »

Rentré à l'ambassade, le diplomate fait son rapport et consacre à cet épisode quelques lignes. Le rapport ayant passé sous les yeux du président de la République, qui était alors M. Lebrun, avec qui Hellbronner avait été élève à Polytechnique, l'intéressé fut informé de la parole du pape. Au comble de la joie, il se fit conduire à Rome par un vieil alpiniste milanais, connu du pape. Pie XI lui fit l'accueil le plus aimable et lui donna la médaille promise. C'est que le fait avait touché en Pie XI la corde sensible. Il avait fait de nombreuses et difficiles ascensions dans les Alpes et il n'en perdait pas le souvenir. Un jour où l'ambassadeur lui rendait visite, à Castelgandolfo, peu avant sa mort, le pape lui dit : « Savez-vous qu'il y a aujourd'hui quarante ans de mon ascension du Monte-Rosa ! »

Ces souvenirs ne le détournaient pas certes de ses devoirs de pontife. Il suivait toutes les affaires — si nombreuses — qui se déroulaient au Vatican avec une attention sans défaut. Son principe était de ne rien laisser passer d'important, dans le domaine religieux, sans élever la voix pour donner son avis ou pour émettre, le cas échéant, une protestation, mais en revanche de ne rien briser dans les relations avec les puissances même les plus hostiles à l'Eglise. Envers Hitler, on sait comment il accepta de négocier un concordat, qui fut fort mal observé de la part des nazis, mais n'hésita pas à condamner fortement les doctrines racistes. Envers Mussolini, son attitude fut semblable : condescendance en tout ce qui était possible, mais intransigeance dès que les droits de l'Eglise étaient lésés.

La fin de ce grand pape fut émouvante. Les pages qui la racontent, dans la biographie de Mgr Gonfalonieri, ont été publiées récemment par l'*Osservatore della Domenica*. Il avait convoqué tout l'épiscopat italien, dans le but de lui adresser ses suprêmes directives, et il préparait avec soin le discours qu'il avait l'intention de lui adresser. Mais ses forces le trahirent. Le discours devait être prononcé le dimanche ; il mourut le vendredi précédent, à l'aube.

« L'on m'a assuré, conclut M. Charles-Roux, que, se sentant talonné par la mort, il demandait à la Providence la grâce de le faire vivre le peu de jours nécessaires pour qu'il pût prononcer son discours. Ainsi peut-on penser que le plus sensationnel des dicours de Pie XI est celui que la mort l'empêcha de prononcer. »

Ce que nous savons aussi c'est que la parole qui s'échappait de ses lèvres, à son lit de mort, était sans cesse : *Deus meus et omnia !* Mon Dieu et mon Tout !

VII

Bonaparte en Egypte

On a tant parlé de l'Egypte et de son *bicbachi* depuis quelque temps, que les revues nous entretiennent volontiers, sous une forme ou sous une autre de l'Egypte, de son passé, récent surtout. C'est ainsi que le *Miroir de l'Histoire* de mai 1957 nous apporte un article d'un fervent des études napoléoniennes, Bernard Simiot, avec ce titre : *Bonaparte en Egypte*.

En décembre 1797, Bonaparte vient d'arriver à Paris, couvert de gloire. Le peuple de la capitale lui fait fête et sa popularité indispose les membres du Directoire. Il essaie donc de se faire un peu oublier, assiste aux séances de l'Institut ou affecte de préparer un gigantesque débarquement en Angleterre, dont le gouvernement l'a chargé.

Dès février 1798, il a compris que la chose est irréalisable, faute d'avoir la maîtrise de la mer. Il fait donc au Directoire un long rapport, bourré de détails, pour exposer ses objections et aussi pour suggérer une expédition en Orient pour y ruiner le commerce britannique. « L'armée d'Angleterre » aurait donc pour objectif d'occuper l'Egypte. De prime abord, le Directoire est hostile au projet. La guerre peut recommencer. Comment se priver d'une armée et d'un général comme lui, en pareille conjoncture ? Larevellière-Lépaux est le plus énergique dans cette opposition. Mais Barras et d'autres encore peut-être estiment que l'éloignement de Bonaparte donnera une sécurité appréciable au gouvernement. La peur de la dictature militaire l'emporte sur les objections. Le plan de Bonaparte est agréé. Aussitôt, il met tout en œuvre pour son exécution. Il pense à tout. Il choisit les généraux qui viendront avec lui. Aucun détail ne lui échappe. On le voit dans tous les ministères, veillant à ce que tout soit mis au point avec célérité et discrétion. Il n'oublie pas de faire une liste des hommes de lettres et de science qui seront de la partie. Il fait emballer tous les caractères arabes et grecs existant à l'Imprimerie nationale. Il retient les jeunes diplômés des Langues orientales, qui partaient pour occuper les consulats en

Turquie. Il choisit avec soin les livres de sa bibliothèque, dont il confie le soin à « M. Jean-Baptiste Say, homme de lettres ». On y verra voisiner la *Pluralité des mondes* de Fontenelle avec le *Traité de l'Artillerie*, les *Voyages* de Cook, les vies de *Condé, Turenne, Saxe, Villars, du Guesclin*, 40 romans anglais, les *Fables* de la Fontaine, la *Henriade* de Voltaire, *Werther, Manon Lescaut, Tacite, Tite Live, Thucydide*, sans oublier la *Bible*, le *Coran*, la *Mythologie*.

Grand éclectisme, on le voit.

Les préparatifs terminés, il arrive le 8 mai à Toulon, attendant un vent favorable. Une proclamation retentissante enflamme les soldats :

« ... L'Europe a les yeux sur vous ! Vous avez de grandes destinées à remplir, des batailles à livrer, des dangers, des fatigues à vaincre ; vous ferez plus que vous n'avez fait pour la prospérité de la patrie, le bonheur des hommes, et votre propre gloire. »

On appareilla seulement le 19 mai. « Enfin, il est parti ! » s'écria Barras, avec un soupir de soulagement.

Au bout de 21 jours, il arrive devant Malte et s'en empare, sans coup férir, sans aucun droit non plus. Il met la main sur 1200 canons, 40.000 fusils, 1.500.000 livres de poudre, 3 millions de francs et laisse Vaubois, avec 4.000 hommes, pour gouverner sa prise.

Enfin, le 1er juillet 1798, ayant eu la chance d'échapper à la flotte anglaise, l'expédition formée de 500 bâtiments dont 400 transports, se trouve en face d'Alexandrie. En un rapide combat, la ville est enlevée. Le vainqueur lance une proclamation qui, pour nous, reste stupéfiante :

« Cadis, cheiks, imans, dites au peuple que nous sommes aussi de vrais musulmans. N'est-ce pas nous qui avons détruit le pape qui disait qu'il fallait faire la guerre aux Musulmans ? N'est-ce pas nous qui avons détruit les chevaliers de Malte, parce que ces insensés croyaient que Dieu voulait qu'ils fissent la guerre aux Musulmans ? »

En réalité, il connaissait bien mal l'âme musulmane s'il croyait la flatter par de telles paroles. Il était plus juste en proclamant qu'il venait délivrer l'Egypte du joug oppresseur des Mamelouks et de leurs chefs, Mourad et Ibrahim.

Après un peu de repos à Alexandrie, l'armée partit pour Le Caire. La marche fut pénible, sous un soleil dévorant, à travers les sables du désert. Les soldats qui s'étaient attendus à trouver un pays riche de tous les trésors des Mille et une Nuits, ne voyaient que des cabanes en pisé, des fellahs squelettiques, rongés de vérole, en un mot toute la pouillerie arabe ! Quelle déception. Lannes et Murat eux-mêmes, fidèles entre tous, saisirent un jour leur chapeau et le piétinèrent devant Bonaparte. A Sainte-Hélène, il dira à Gourgaud :

« Toute l'armée était en insurrection en voyant un tel pays où l'on ne trouvait ni pain, ni vin, ni fourchettes... ni comtesses comme en Italie ! »

On se retrouva cependant en face de l'ennemi. Première bataille à Chébreis. L'armée se forme en carré et repousse toutes les attaques de la cavalerie des Mamelouks, qui se font décimer. Le 22 juillet, on se trouve aux abords du Caire, sous les Pyramides. Bonaparte a-t-il dit le mot fameux : « Songez que du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent ! » c'est possible, et même vraisemblable, mais il se peut que le mot ait été arrangé un peu après coup.

Quoi qu'il en soit, cette deuxième bataille est encore une victoire éclatante. Pendant ce temps, Nelson, furieux d'avoir manqué la flotte française de Brueys, et la rencontrant à Aboukir, l'écrasait en un combat de 15 heures, dont deux vaisseaux et deux frégates seules réussirent à s'échapper sous Villeneuve. La destruction de la flotte rendait Bonaparte prisonnier de sa conquête. Mais il ne se laisse pas abattre. Le voilà qui se met à organiser l'Egypte, à administrer le pays, à fonder des conseils municipaux, créer un Institut, étudier les conditions d'un percement éventuel de l'isthme de Suez. Il fait dresser des moulins, construire des routes, creuser des puits. Bien plus, il lance un journal, édite une revue et des almanachs, ouvre un « dancing ». Naturellement aussi, il crée des troupes auxiliaires, recrute des soldats égyptiens, soudanais, voire mamelouks, fait fabriquer des armes, établit des services d'intendance, installe des hôpitaux et entraîne ses soldats.

Que veut-il en faire ? Le voilà qui part dans la direction de la Syrie, où il sait qu'une armée turque vient à sa rencontre. Il n'entre pas dans ses habitudes d'attendre qu'on l'attaque. C'est lui qui prend l'offensive. Jusqu'où serait-il allé s'il n'avait été arrêté devant Saint-Jean d'Acre ? Jusqu'à Constantinople sans doute, pour revenir par l'Autriche prise à revers ? Avec lui, on ne savait jamais ! Mais il lui fallut revenir sur ses pas, non sans avoir fait massacrer 4.000 prisonniers qu'il ne pouvait ni nourrir, ni renvoyer à travers le désert. « Comme si le ciel avait voulu châtier aussitôt un tel acte, écrit Bernard Simiot, la peste se déclara dans le camp français. »

On rentra cependant, ayant perdu le tiers des effectifs, mais en retrouvant Le Caire, nos soldats bombèrent le torse comme des vainqueurs.

Le 11 juillet 1799, les Anglais ont jeté 20.000 Turcs sur la côte à Aboukir. Bonaparte marche sur eux et par des maœuvres habiles les écrase, en leur faisant 12.000 tués. Kléber, enthousiasmé, saisit Bonaparte à bras-le-corps en lui disant : « Général, vous êtes grand comme le monde ! »

Peu après, Bonaparte décide pourtant de rentrer en France, dont il a quelques nouvelles alarmantes. Il lance une proclamation à ses soldats pour leur annoncer qu'il « donnera bientôt de ses nouvelles » et en laissant croire qu'il va chercher du secours et des renforts. Il transmet le commandement à Kléber, qui sera, peu après, assassiné par un fanatique. Le corps expéditionnaire, abandonné par Bonaparte, sera contraint, avec Menou, de se rendre aux Anglais. Trop occupé de ses propres affaires en France, Bonaparte n'aura pas les moyens de venir en aide à ceux qu'il a quittés. Il s'est embarqué dans la nuit du 22 août 1799. Il échappera aux Anglais pour la seconde fois. Et avant la fin de l'année, il sera devenu le *Premier Consul*.

VIII

La puissance mondiale de l'Islam

Cent cinquante ans se sont écoulés depuis l'expédition d'Egypte. Ce pays fait parler de lui plus

que jamais, et il a la prétention de ressusciter l'ancien empire arabe-musulman. L'Islam eut, jadis, une immense action dans le monde. L'empire des califes, dès la fin du VIIe siècle — le siècle de Mahomet — s'étendait presque des colonnes d'Hercule ou Détroit de Gibraltar jusqu'aux Indes. Dans la *Civiltà cattolica* du 20 avril 1957, le P. G. de Vries, S. J., entreprend de nous dire ce qu'est « *la puissance de l'Islam aujourd'hui dans le monde* ».

A grands traits il rappelle les étapes historiques de l'extension islamique. Elle ne trouve aucun obstacle d'une part jusqu'à Byzance, d'autre part jusqu'à l'empire franc, où veille Charles Martel. Bientôt cependant, sous l'influence des Turcs, seldjoucides d'abord, puis ottomans, la marche en avant reprend en orient, tandis qu'en occident, en Espagne surtout, c'est le recul progressif. En 1453, tombe Constantinople. Mais en 1683, sous Vienne en Autriche, les Turcs sont vaincus.

Ces luttes entre chrétiens et musulmans, à travers toute l'histoire des croisades, ont été l'occasion d'échanges culturels continuels. L'occident a beaucoup reçu de l'islam, qui s'était lui-même enrichi par Byzance. C'est par l'Islam qu'Aristote notamment est venu à nous.

Mais pendant que l'Europe ne cesse de faire des progrès, l'Islam, à partir de la fin du XIe tombe rapidement dans la léthargie. Il aura encore des succès militaires, mais il n'avance plus en philosophie, ni dans les sciences. Il ne se réveillera un peu qu'à partir du XIXe siècle et sous l'influence de l'Europe. Justement, la première touche de l'Europe en ce réveil de l'Islam fut l'expédition de Bonaparte, racontée au paragraphe précédent. L'Europe entre dans la voie du colonialisme avec une force irrésistible. De vastes territoires musulmans passent sous l'autorité des puissances occidentales, dont les rivalités coloniales toutefois gênent le développement. En 1830, la France occupe Alger et colonise si bien l'Algérie qu'elle en fait une province française. En 1881, la France occupe la Tunisie, et en 1882 — par voie de compensation — l'Angleterre occupe l'Egypte. Au début du XIXe siècle, l'expansion européenne se poursuit et elle ne sera brisée — effroyablement — que par la Grande Guerre qui fait couler à flots, en des luttes fratricides, le sang des chrétiens. En 1907, l'Espagne avait mordu sur le Maroc, mais en 1912, tandis que l'Italie occupe la Tripolitaine, la France s'installe au Maroc, avec ce grand civilisateur que fut Lyautey. La Grande Guerre avait amené la dislocation de l'empire turc. La Syrie et le Liban furent placés sous mandat français, la Palestine, la Transjordanie et l'Irak, sous mandat anglais. Dans le même temps, 90 millions de musulmans au Pakistan se trouvaient sous l'occupation anglaise, tandis que 60 autres millions, en Indonésie, se trouvaient sous l'autorité des Hollandais. On peut donc dire qu'avant la dernière guerre, la presque totalité du monde islamique se trouvait soumis aux occidentaux. La Turquie elle-même se modernisait totalement et prenait figure de puissance européenne.

Et voici que le balancier s'est ébranlé en sens inverse. Un formidable reflux se produit et se développe. Les puissances européennes n'ont pas su se faire aimer ni accepter par les peuples musulmans. Des haines religieuses sont nées. Les musulmans élevés dans nos écoles et universités y ont appris le secret de se rendre indépendants. Ils ont cru, du moins, qu'ils étaient désormais capables de se diriger eux-mêmes. Les puissances coloniales n'ont pas su prévoir, ni réaliser à temps les réformes nécessaires et aiguiller les peuples qu'elles avaient pris en tutelle, vers une émancipation progressive, intelligente et pacifique. Il y a eu, tout le monde le concède, des erreurs énormes, venant de l'avidité d'un trop grand nombre de profiteurs du système colonial. En un sens, on peut dire que le capitalisme, pris au mauvais sens du mot — car il peut en avoir un bon — est à la source de tous nos maux. Non seulement, il a dressé les classes les unes contre les autres, mais il a créé des haines entre les peuples. Et le désordre actuel vient en grande partie de là.

Le P. de Vries note cependant avec raison que l'on ne peut pas accuser l'Europe de tous les méfaits. Nos missionnaires chrétiens ont fait un bien immense. Ils en auraient fait davantage si on les avait mieux appuyés et aidés. Mais la charité chrétienne n'a pas eu le dessus, dans les rapports entre Européens et musulmans. Aujourd'hui la haine coule à pleins bords. Le 7 décembre 1956, dans un discours prononcé à Damas, le président de Syrie, Shukri al-Quwewetti, disait :

> « Les impérialistes nous ont donné à manger les restes de leurs tables et à boire les fonds de leurs verres... nous préférons les secours des Soviets, au lieu des Etats qui nous ont si longtemps trompés et opprimés, en donnant leur appui aux sionistes, pour qu'ils s'emparent de nos terres et nous réduisent à l'état de réfugiés, afin que les impérialistes, une fois revenue la paix, puissent dévorer nos richesses naturelles. »

L'allusion aux sionistes fait bien voir que le point crucial ici est la volonté de l'Europe de garantir l'existence d'Israël, que les Arabes ont juré d'extirper !

Ce qui est sûr, c'est que l'Europe n'a cessé de reculer dans le Moyen-Orient. Le traité de Londres du 26 août 1936 a rendu l'indépendance à l'Egypte. Dès 1932, l'Irak était admis à la S.D.N. comme état indépendant. La Transjordanie obtint l'autonomie en 1923. La Charte atlantique du 14 avril 1941 a promis la liberté à tous les peuples. La Seconde Guerre a achevé de ruiner le prestige des Européens. Entre les deux puissances restées à égalité, les petits peuples oscillent et font un choix plus ou moins intelligent. L'Islam se dégage de plus en plus de tous les liens qui l'avaient enlacé. Mais il semble que des rivalités d'influence commencent à se dessiner entre les musulmans eux-mêmes. Tout le monde sait à quel point le dictateur égyptien a essayé de monter l'opinion du monde arabe contre la France et l'Angleterre, contre l'occident en général. Nous n'avons pas à parler ici de l'affaire de Suez, Nasser veut, visiblement, se poser en chef de l'expansion musulmane. Mais après bien des succès qu'il a pu enregistrer, on a l'impression que son étoile baisse. Les rois arabes sont en voie de s'entendre entre eux et sans lui. La Tunisie et le Maroc échappent à son emprise. Le Pakistan revendique pour lui-même la haute main sur l'Islam, en qualité de puissance musulmane supérieure en nombre à toutes les au-

tres. Il serait curieux de lire le livre de Nasser intitulé *La Philosophie d'une Révolution*. N'en citons que les lignes suivantes :

« Et quand je pense aux 80 millions de musulmans d'Indonésie, aux 50 de Chine, aux nombreux millions de Malaisie, du Siam et de la Birmanie, aux 100 millions environ du Pakistan, aux plus de 100 millions du Moyen-Orient, aux 40 millions de l'U.R.S.S., aux autres millions des pays plus lointains, quand, dis-je, ma pensée va vers ces centaines de millions d'hommes unis par les liens de la même foi, je suis convaincu des immenses possibilités qui pourraient naître de la collaboration entre tous les musulmans, collaboration qui, simplement développée dans les limites des pays mutuellement rapprochés, serait porteuse d'une force illimitée. »

Dans ce texte, Nasser grossit les chiffres. Mais il exprime une ambition dont il est impossible de ne pas tenir compte. Quand M. Guy Mollet le comparait à Hitler, il n'avait pas tous les torts. L'avenir proche nous dira ce que sera cette levée de boucliers au sein de l'Islam du XX^{e} siècle.

IX

Les géants des Affaires

Nous venons de voir, en un sommaire raccourci, les méfaits de ce qu'on peut appeler « l'affairisme ». Les puissances coloniales ont mauvaise presse. Mais elles ne sont pas les seules à avoir souffert de la passion des « affaires ». La revue *Informations et documents* du 15 avril 1957 veut justement nous tracer le portrait du *Businessman américain*. L'Amérique se montre très anticolonialiste. Mais elle a connu et elle connaît encore, bien que dans une moindre proportion, cette passion, cette avidité, cette ambition vorace qui ont caractérisé ce qu'on peut appeler les *Géants des Affaires*.

C'est d'eux que Paul Bourget, se souvenant de son voyage aux Etats-Unis, écrivait en 1897 :

« Ces magnats des chemins de fer qui possèdent des douze, des quinze cents, des deux mille kilomètres de rails, ces potentats des mines de pétrole, d'argent ou de cuivre, ces Napoléon de la bâtisse qui construisent à coups de volonté, dans un désert, des villes de cent mille âmes, voilà les personnages dont j'approchais, avec la délectation intellectuelle d'un naturaliste qui verrait marcher devant lui quelqu'un des grands sauriens d'avant le déluge ! »

Peut-on en nommer quelques-uns ? Notre revue le fait et nous la suivrons. Voici Cornelius Vanderbilt (1794-1877) qui sera surnommé le *roi des chemins de fer*. « Cet homme illettré et assez mal embouché, qui craignait les esprits et se fiait aux rêves », utilisa, dans sa carrière d'homme d'affaires des méthodes dont la plus innocente, nous dit la revue, lui vaudrait aujourd'hui la prison. « Qu'ai-je à faire avec la loi, disait-il, n'ai-je pas la puissance ? » Il agissait en conséquence. Mais il agissait puissamment. Il réussit à mettre la main sur les compagnies de chemins de fer, les réunit pour en opérer la fusion, les modernisa, créa des voies doubles, et fit de grandes améliorations. Avant lui, pour aller de New-York à Chicago, ce qui était un parcours de 1500 km, il fallait changer 17 fois de train et on mettait 50 heures. Il réduisit la durée de ce voyage à 24 heures et contribua indiscutablement au progrès général de la nation. Il fut le premier d'une lignée de géants des affaires, qui contrôlèrent les destinées du pays durant un demi-siècle. Le rôle de ces hommes est fini. Leurs vies se ressemblèrent étonnamment : débuts difficiles et obscurs, ascension foudroyante, enrichissement prodigieux. Mais tout cela grâce à une puissance de travail et de volonté incroyables.

Voici, après Vanderbilt, John - Davidson Rockfeller. Il sera, lui le *roi du pétrole*. Né en 1839, il vivra 98 ans, jusqu'en mai 1937. Dès l'âge de trente ans il avait formé son rêve : les pétroles. Et en 10 ans il l'avait réalisé.

Autre géant des affaires, Andrew Carnegie (prononcez : Carneguy). Sa carrière peut passer pour le modèle du genre. Il était né de parents sans fortune, à Dumferline, en Ecosse. Il vint aux Etats-Unis, avec beaucoup d'autres, dans un bateau d'émigrants. Son premier emploi fut celui de bobineur dans une filature. Plus tard, il fut chauffeur de chaudières, travailla comme commis dans une filature au tarif de 2 dollars 50 par semaine. Il fut successivement porteur de dépêches, télégraphiste civil, puis militaire, durant la Guerre de Sécession. Comme il était, en bon Ecossais, très économe, il se faisait lentement une petite pelote. Dès qu'il avait un dollar il le plaçait. Il acheta des actions en baisse dans les chemins de fer, parce qu'il pressentait l'avenir du fer, du pétrole, de l'acier. Il finit par être le *roi de l'acier* et l'homme le plus riche du monde. A un directeur d'usine qui lui câblait : « Nous avons battu tous nos records de production cette semaine », il répondait du tac au tac : « Bravo ! Pourquoi ne pas recommencer chaque semaine ? »

Chose curieuse, cet homme qui se disait libre-penseur, garda toujours l'idée qu'il y a une philosophie morale de la richesse et qu'il faut employer son argent à faire du bien autour de soi. On estime à 350 millions de dollars, c'est-à-dire bien plus de 100 milliards de francs, les dons qu'il a distribués en œuvres utiles. Il créa des bibliothèques, des instituts scientifiques, et donna des millions pour la paix. Ce libre-penseur disait aussi : « Le goût de la bonne musique est aussi nécessaire que celui des bons livres » et il finança l'achat d'un grand nombre d'orgues pour les églises. On le considère à juste titre comme l'un des bienfaiteurs de la paix dans le monde.

Après l'Ecossais américanisé Carnegie, il faut citer un autre Ecossais du même genre et non moins illustre : Alexander - Graham Bell, né en 1847, en Ecosse, venu aux Etats-Unis à l'âge de vingt ans, en 1867. On assure qu'ayant épousé une sourde-muette, il s'acharna à étudier les sons et leur transmission possible par l'électricité. Ce qui est certain, c'est qu'il mit au point un appareil dont il fit la démonstration en 1876 et qui, après diverses modifications, devint notre téléphone.

En 1877, le *Times* parlait avec dédain de la dernière « araignée au plafond » américaine, un curieux appareil que don Pedro du Brésil avait tenu en main et qui lui avait arraché ce mot : « Seigneur ! cette chose parle ! » C'était bel et bien le téléphone de Graham Bell. En 1918, 10 millions d'appareils — les 3/4 de tout l'univers — étaient en service aux U.S.A. Dès 1907, 73 % des fermes de l'Iowa possédaient le téléphone. Ironie du sort, la seule personne qui ne put ja-

mais s'en servir, fut celle pour qui il avait été désiré et conçu : la veuve de l'inventeur !

Il faut ranger aussi au nombre des géants d'affaires un Mac-Cormick, inventeur de la moissonneuse, en 1847. Mais il fut aussi l'inventeur du système de paiement à tempérament, car les fermiers étaient bien incapables de lui acheter son instrument au comptant. Sans doute avant lui on connaissait et pratiquait la vente à crédit. Mais il en fit un système très vaste. Les fermiers, qui n'avaient que leurs bras et les concessions de terres de l'Etat, payèrent volontiers leurs machines au moyen de traites échelonnées de 3 à 5 ans et payables après la récolte. L'historien William Seward a pu écrire : « La machine à faire la récolte a étendu les frontières des Etats-Unis vers l'ouest, à un rythme de 50 km par an. » On peut donc dire que la moissonneuse fut un agent d'expansion des U.S.A.

Ce qui a, d'autre part, modifié profondément la vie humaine en ce pays, c'est l'automobile. L'homme que l'histoire retiendra ici est Henry Ford à qui on prête des mots tels que les suivants :

« Ce qui n'est pas bon pour tout le monde n'est pas bon du tout... Je construirai des automobiles pour le peuple entier. Chaque voiture sera assez grande pour toute une famille. Mais le prix sera suffisamment raisonnable pour que chaque travailleur puisse en acquérir une et goûter, en compagnie des siens, des heures de repos et de joie. »

Et il a tenu parole. Né en 1863, il n'est mort qu'en 1947. Son système a été le suivant : standardisation rigoureuse, emploi des machines pour alléger la tâche de l'ouvrier, production de masse.

Arrêtons là cette énumération. Sans doute, il y a eu des milliers d'autres hommes d'affaires aux U.S.A. Mais ce pays ne serait pas ce qu'il est sans l'influence puissante d'hommes tels que « Vanderbilt l'insatiable, Rockfeller le méthodique, Bell l'idéaliste ou Mc Cormick le tenace », sans des hommes tels que Carnegie le pacifiste. Leur temps est révolu. Mais ils ont laissé derrière eux un goût de l'action, de la réalisation rapide, de l'efficience irrésistible, qui font désormais partie du patrimoine américain et qu'on trouve rarement au même degré ailleurs qu'aux U.S.A.

X

Eglise primitive et communauté de Qumrân

Les fouilles de Qumrân n'ont pas fini d'occuper les exégètes, les historiens, les archéologues, les philologues. L'*Ami du Clergé* a parlé déjà à maintes reprises des fameux rouleaux. Nous laisserons à nos spécialistes de l'Ecriture Sainte le soin de nous dire, comme ils ont commencé à le faire, tout ce que les documents découverts à Qumrân nous ont appris en matière biblique. Mais il est de notre ressort de relever ce qui regarde l'histoire de la primitive Eglise. Le R. P. Daniélou a donné, dans les *Etudes* de mai 1957, un extrait de son prochain livre, sous le titre suivant : « *Eglise primitive et Communauté de Qumrân* ». Laissons-le résumer pour nous les divers stades des rapports entre les manuscrits de Qumrâm et les origines chrétiennes.

« Trois moments, écrit-il, intéressent principalement la communauté sadocite dans les origines du christianisme : le premier est préchrétien, c'est l'appartenance de Jean-Baptiste, avant sa vocation propre, au milieu de Qumrân ; le second est la conversion au christianisme de prêtres sadocites à Jérusalem après la Pentecôte et la marque qu'ils ont donnée au christianisme syriaque ; le troisième est l'entrée de nombreux esséniens dans le christianisme, à la suite de leur dispersion en 70, et ceci un peu partout. »

De ces trois stades, ce sera seulement le troisième qui nous retiendra ici. Le P. pense que plusieurs ouvrages dont l'origine jusqu'ici demeurait obscure présentent de façon indubitable des traces de l'influence essénienne. Il cite en premier lieu les *Testaments des XII Patriarches*, ouvrage qui s'est conservé en grec, en arménien et en vieux slave. Il contient les exhortations données par les douze fils de Jacob à leurs enfants. Chacun d'eux recommande une vertu particulière et prophétise ce qui adviendra à ses descendants. La ressemblance avec les manuscrits de Qumrân est telle qu'on a pu y voir un ouvrage essénien. Et cependant le caractère chrétien du livre n'est pas douteux. L'origine du livre paraît être la Syrie. Il est donc l'œuvre de chrétiens convertis de l'essénisme et retirés en Syrie. Ils constituent dans l'Eglise primitive un milieu particulier, distinct de celui de Jacques et de la communauté de Jérusalem, distinct aussi des fondations pauliniennes d'Asie mineure et de Rome. Après la chute de Jérusalem en 70, le centre du christianisme primitif se situera à Antioche et l'Eglise d'Antioche aura son sommet sous Ignace le Martyr.

De cette Eglise d'Antioche, le P. pense que la célèbre *Didachè*, notre premier rituel chrétien, est sûrement originaire. Nous possédons aussi ces joyaux inestimables que sont les sept lettres de S. Ignace, troisième évêque d'Antioche, lettres qu'on datait jusqu'ici le plus souvent de l'an 107, pour les situer sous Trajan, mais que le P. date de 120 ou des environs. Enfin, c'est encore d'Antioche qu'il faut faire venir les *Odes de Salomon*, un recueil de *Psaumes* liturgiques, conservés en syriaque.

Et la conclusion, sur tout cela, est très nette :

« Si nous rassemblons, écrit le P., les données sur l'organisation de la communauté ecclésiale que nous donnent ces ouvrages, ils constituent une image cohérente dont de nombreux traits font penser à Qumrân. Il est très vraisemblable que nombre de ces traits remontent à la communauté primitive de Jérusalem. Mais les plus typiques sont antiochiens. »

C'est ainsi que le catéchisme préparatoire que nous offre, avant le baptême, la *Didachè* est calqué sur le *Traité* (essénien) *des deux voies*. C'est celui que Saul avait reçu à Damas avant son baptême. Les *Odes de Salomon* sont aussi d'admirables exemplaires des hymnes liturgiques dont parle Ignace, mais elles ressemblent aux *Hodayoth* de Qumrân, qui étaient également destinées aux réunions du culte. L'auteur des *Odes* se regarde comme inspiré, tout comme celui des *Hodayoth*.

D'autre part la structure hautement hiérarchisée de l'Eglise d'Antioche, en avance sur ce qu'on trouve alors à Rome et en Asie mineure, avec évêque, assisté de son presbyterium, et en dessous d'eux les diacres, rappelle la forte organisation hiérarchique de Qumrân. « Ceci, écrit le P., serait un grand argument pour que la communauté syrienne soit d'origine essénienne. » Et il ajoute :

School of Divinity Library

« Ignace conçoit son Eglise, ainsi que l'a vu Campenhausen, essentiellement comme une communauté de louange, dans un style très monastique, qui rappelle beaucoup le monastère Qumrânien et son culte liturgique. »

L'attitude de l'Eglise d'Antioche à l'égard du mariage, qui n'est pas condamné, certes, mais tenu en un rang inférieur, correspond bien à ce que nous savons de Qumrân, où il y avait un degré supérieur de moines et un degré inférieur de gens mariés. Il est très vraisemblable qu'on ne recrutait les prêtres et les épiscopes que chez les moines.

« C'est par ce biais, dit le P., que le monachisme Qumrânien peut être considéré comme aux origines du monachisme chrétien, non pas tant qu'il se continuait dans un groupe particulier, mais en tant qu'il concernait la structure même de la communauté. »

Nous ajouterons, ici, au texte du P. Daniélou, une réflexion personnelle. Ayant écrit un ouvrage sur Jean Cassien, il nous est arrivé de dire qu'il ne rapportait qu'une légende inadmissible, en prétendant que des groupes de moines s'étaient formés dès les origines de l'Eglise. Il y aurait peut-être lieu de réviser notre sentiment sur ce point, depuis que les manuscrits de Qumrân ont ouvert devant nous des perspectives nouvelles, et d'accorder plus de crédit aux traditions livrées par le pieux Piamoun, solitaire égyptien, à Cassien et à son compagnon Germain [1].

Le P. Daniélou se demande si, en dehors de la Syrie, on peut discerner des traces d'influence essénienne dans les communautés chrétiennes. Il laisse de côté le groupe des ébionites, car ce sont des hérétiques. Par contre, il retient le cas du *Pasteur* d'Hermas. On sait que ce recueil de visions est l'œuvre d'un certain Hermas qui était le frère du pape saint Pie Ier, d'après le canon de Muratori. Mais l'origine romaine du livre n'est pas douteuse. Un savant canadien, le P. Audet, a reconnu, dès 1953, dans la *Revue biblique*, de telles affinités entre le livre d'Hermas et les manuscrits de la mer Morte, qu'il a cru pouvoir affirmer qu'Hermas était un essénien converti. Les rapprochements, en effet, sont décisifs. Les enseignements moraux sont donnés de la même manière, c'est-à-dire selon la doctrine des deux esprits, le bon et le mauvais. Chez les Esséniens, le prince des lumières était identifié à l'archange Michel. Dans l'Apocalypse au contraire, l'adversaire de Satan était non un archange, mais le Verbe lui-même. Or Hermas présente une sorte de compromis, car il identifie le prince des lumières au Fils de Dieu, mais il lui laisse le nom de Michel (*Par.*, VIII, 1, 3). Et ceci est très significatif.

Tout cela nous ouvre des vues sur les origines de l'Eglise de Rome. Si S. Pierre en est bien le fondateur, et S. Paul, ensuite, son associé inséparable, il n'est pas douteux qu'un premier groupe de chrétiens avait précédé la venue des apôtres. Rome, en effet, comptait une colonie juive très nombreuse. Or ces Juifs étaient de tendances très diverses, comme l'ont prouvé les découvertes faites dans les catacombes juives de Rome. Très divers donc aussi ont dû être les premiers groupes chrétiens de Rome, venant du judaïsme. Cullmann a été jusqu'à dire que des conflits existaient entre ces tendances diverses et que le martyre de Pierre fut causé par une dénonciation de chrétiens ayant des tendances judaïsantes. Comme les visions les plus anciennes du *Pasteur* d'Hermas peuvent remonter aux alentours de l'an 90, la présence à Rome d'un essénien converti, nommé Hermas, n'a rien qui puisse nous surprendre.

Avant de clore ce résumé, nous ne voulons pas oublier que le P. Daniélou estime que Simon le Magicien, père du gnosticisme, aurait eu des contacts avec l'essénisme, par son maître Dosithée, qui paraît bien avoir été essénien. Sans doute, Simon se séparera de lui pour fonder une secte à part, celle des Héléniens. Mais il y eut parmi les premiers convertis au christianisme, dont il est parlé au chap. VI des *Actes*, un groupe de prêtres qu'on appela les « Hellénistes ». S. Justin, plus tard, situera des Helléniens entre les Pharisiens et les Sadducéens. Il s'agirait donc non pas de gens parlant le grec, comme on l'a souvent pensé, mais d'un mode de vie qui distinguait le groupe des autres Hébreux. Le diacre Etienne en était. Cullmann croit pouvoir identifier ces Hellénistes convertis à des Esséniens d'origine. Les Héléniens de Simon le Magicien seraient-ils de la même appartenance ? Examinant la chose, le P. Daniélou écrit :

« Il est donc très possible que le gnosticisme soit ainsi, à travers Simon, une exagération du dualisme essénien dans un sens radical, peut-être sous des influences iraniennes. En ce cas, c'est une des grandes énigmes de l'histoire des religions qui serait en voie de solution. »

Il y a, en effet, une sorte de lien entre le gnosticisme et le manichéisme, et par là même le catharisme et l'albigéisme.

Pour finir, rappelons que dans un numéro récent des *Lectures pour tous*, où il était parlé, avec pertinence, des manuscrits de la mer Morte et des épisodes qui ont marqué leur découverte, l'idée était émise — simple hypothèse toutefois — qu'entre le *Maître de justice* des Esséniens et *Jésus-Christ* il n'y avait peut-être d'autre différence que celle du succès : Jésus serait un Maître de justice qui aurait réussi, rien de plus. Cette thèse a déjà été réfutée ici même, du point de vue exégétique. Mais on est heureux de citer la très nette affirmation du P. Daniélou sur ce problème désormais tranché.

Après avoir concédé que de nombreux esséniens sont entrés dans le christianisme primitif, il ajoute :

« Par contre, le Christ lui-même est étranger au monde essénien. Il l'est par son milieu même, qui est la Galilée et le messianisme davidique ; il l'est plus encore par sa doctrine et son œuvre, qui sont en entier contraste avec la doctrine essénienne et la vie du Maître de justice. Les seuls points de contact concernent des usages pratiques, calendrier, structure de la communauté où le Christ et les Apôtres paraissent s'être inspirés de ce qu'ils voyaient dans les communautés juives les plus ferventes de leur temps. Ceci reste vrai des auteurs du Nouveau Testament, Jean et Paul en particulier. Ils empruntent des catégories à l'essénisme, comme Origène et Clément en emprunteront à Philon, mais le contenu de leur doctrine en est aussi différent que la foi de Nicée des doctrines du *Timée*. »

Il reste que la découverte de Qumrân « est la plus sensationnelle qui ait jamais été faite. »

[1] Sur ce point, voir notre *Jean Cassien*, Ed. de Fontenelle, 1946, t. I, 154 et suiv.

XI

Les origines du « Dauphin »

On appelait, en France, l'héritier du trône « le Dauphin » depuis le jour, en 1349, où Humbert vendit à la France son fief du Viennois. Le titre de « Dauphin » était en usage dans ce fief depuis Guigues IV (1110-1142). D'où venait ce titre et quel en était le sens ? Les historiens locaux ou autres en discutent et le R. P. Victor Hostachy entreprend de nous donner un avis motivé à ce sujet dans les *Cahiers d'Histoire*, 2-1957, publiés par les Universités de Clermont-Lyon-Grenoble.

Il commence par rappeler les solutions déjà données. Qu'il y en ait plusieurs, cela prouve déjà que la question est obscure.

Les uns ont prétendu que le mot *delphinus* — dauphin — rappelait la ville de Delphes et que les Allobroges seraient les descendants des habitants de cette ville célèbre.

D'après Manteyer, érudit de grande classe, le nom de Dauphin serait un surnom de baptême reçu par Guigues IV de sa mère Mahaut-Mathilde, fille du roi d'Angleterre Edgar Aetherling, en souvenir d'un de ses cousins germains qui se prénommait Dolfin.

Un autre archiviste du cru, Auguste Prudhomme, a supposé que l'on avait donné ce nom au prince qui le reçut le premier, par dévotion à deux saints du martyrologe qui le portèrent, l'un évêque de Bordeaux, saint Delphinus, l'autre évêque de Lyon, saint Ennemond, qui fut évêque de 650 à 663, et qu'il faut identifier à Saint Chamond, tandis que le P. Hostachy le nomme Aunemond et nous dit qu'il était surnommé Dalphinus.

Le P. Hostachy, pour son compte, admet une origine toute différente. Il note avant tout que ce sobriquet — car c'en était un et qui devint héréditaire — apparut au temps des croisades. C'est justement à cette époque que les nobles, pour se distinguer les uns des autres, dans les armées qui partaient en Orient et avoir un signe de reconnaissance pour leurs hommes, adoptèrent, d'une manière généralisée, des *armoiries* et bien souvent aussi des noms ou surnoms qui devinrent des noms de familles, distincts des noms de baptême. Notons toutefois que ce dernier trait ne s'applique pas seulement aux nobles, mais à tout le monde en général. Les noms de famille datent de cette époque, avec des décalages divers selon les cas particuliers.

Or, parmi les figures qui se trouvèrent adoptées dans les armoiries du temps, le dauphin « noble et fier poisson », fut choisi non seulement par les comtes d'Albon, mais par plusieurs autres maisons voisines, en Auvergne et en Forez.

A vrai dire, il y aurait une objection à cette solution, c'est que justement Guigues III, comte d'Albon se garda bien de partir à la croisade. Mais il se peut fort bien qu'il ait tenu à donner — lui ou sa femme —le surnom de « dauphin », qui symbolisait la croisade, à son fils, qui fut renommé pour sa vaillance. Ce surnom aurait été un signe d'admiration pour son courage. De fait, il mourut prématurément, à l'âge de 32 ans, en 1142, tué dans un combat livré au comte de Savoie.

Le P. Hostachy conjecture que ce surnom aurait été donné à Guigues IV, soit par sa mère, Mahaut-Mathilde, soit par sa femme, Clémence-Marguerite de Bourgogne, comme une invite à la croisade, et qui l'aurait ensuite conservé à son fils Guigues V, comme un honneur de chevalerie.

« Quoi qu'il en soit, le fait est qu'à partir de ces deux reines — *sic* — le sobriquet vulgaire de dauphin commence à prendre une dignité exceptionnelle et s'applique dorénavant à toute la descendance delphinale, depuis Guigues IV, le premier Delphinus connu, jusqu'au dernier, Hubert II qui, se souvenant de ses prédécesseurs, sollicite du pape Clément VI, le titre de capitaine général d'une croisade contre les Turcs... »

Ce fut cet Humbert qui vendit son fief au roi de France.

En somme, le dauphin aurait été un symbole de l'esprit de la croisade. « Si ce symbole n'a pas pris naissance dès la première croisade, il n'est pas impossible qu'il ait émergé avec la seconde, voire la troisième, et jailli pour ainsi dire des flots qui portaient les premiers Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem à Marseille ».

Les chrétiens du Moyen Age attachaient au dauphin une « idée de salut » et d' « accès certain au séjour de l'éternel bonheur ». Le dauphin devenait de la sorte « comme un porte-bonheur chrétien ». On comprend dès lors, qu'il se retrouve sous une forme ou sous une autre, dans les armoiries de plusieurs familles nobles.

Concluons que cette origine du nom de dauphin accolé d'abord aux comtes du Viennois, puis au fils aîné du roi de France, n'est pas sans vraisemblance et mérite d'être retenue comme probable.

L. CRISTIANI.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

Pie XII, l'éducation, la science et la culture. — 240 p. (15 x 22), 680 fr. — Paris, Ed. Fleurus, 1956.

Ce livre a pour but de grouper, dans une synthèse ordonnée, les principaux textes exprimant la pensée de S. S. Pie XII sur les matières qui font l'objet des travaux et des activités de l'Unesco, savoir : l'éducation, les sciences exactes et naturelles, les questions sociales et internationales, les activités culturelles (civilisations, livres, histoire), enfin l'information (presse, cinéma, radio, télévision). Trois tables (chronologique, alphabétique et générale) permettent un usage facile des richesses contenues dans les cinq parties que nous venons d'énumérer.

Le volume est « publié sous le haut patronage de l'Observateur Permanent du Saint-Siège auprès de l'Unesco ». Mgr Montini en a écrit la préface. Quatre rédacteurs ont collaboré au choix et à la présentation des textes rassemblés dans ce volume : le P. Pihan, pour l'éducation ; l'abbé Graindor pour les sciences ; le P. Bruet pour les questions sociales et internationales ; M. Eudes de la Potterie pour la culture et l'information.

Le but étant une publication brève et claire, on ne trouvera ici que « les textes majeurs », accompagnés de résumés et de références. Cet ouvrage convient donc

School of Divinity Library

à tous ceux qui veulent prendre contact avec la pensée pontificale sur toutes les questions qui sollicitent l'attention d'un homme d'aujourd'hui. Nous le verrions bien à sa place entre les mains des séminaristes, des membres d'un cercle d'études et des prêtres désirant faire connaître aux fidèles les principes doctrinaux dont doivent s'inspirer leur conduite personnelle, familiale et sociale.

E. NEUBERT. — **La mission apostolique de Marie et la nôtre.** — 286 p. (13 x 20) ; 720 fr. — Paris, Alsatia, 1957.

Marie est invoquée sous le titre de Regina Apostolorum. Ne serait-ce qu'un titre honorifique, analogue à celui des princesses qui sont nommées « colonel » d'un régiment particulièrement brillant ? Ou bien ce titre appartient-il à Marie parce qu'elle a elle-même, au cours de sa vie terrestre et de sa vie céleste, exercé la fonction apostolique ? Le P. Neubert de la Société de Marie (fondée par le P. Chaminade et dont les membres sont connus sous le nom de Marianistes) opte résolument pour la seconde alternative. Il s'étonne de ce que les théologiens n'aient pas songé à mettre en relief, dans des études spéciales, la mission apostolique de Marie, et se propose, dans ce volume, de suppléer à leur silence.

Il montre que Marie mérite ce titre d'après ce que nous dit d'elle l'Ancien comme le Nouveau Testament, d'après son rôle dans les luttes de l'Eglise contre les hérésies, d'après ce que l'histoire nous apprend de l'aide générale qu'elle a apportée, par son exemple et son intervention, à tous ceux qui depuis les premiers siècles ont eu à cœur de promouvoir la vie surnaturelle, spécialement aux diverses Congrégations mariales laïques : Enfants de Marie, Milice de Marie Immaculée, Légion de Marie ; il rappelle les enseignements donnés par la Vierge dans ses apparitions récentes, par l'Eglise dans la liturgie et dans les documents pontificaux. De cet exposé historique passant aux explications doctrinales, le P. N. définit la mission apostolique de Marie d'après ses fonctions propres dans l'économie du salut, puis par rapport à la mission du Christ et à celle des Apôtres, enfin par rapport au rôle du Saint-Esprit dans l'Eglise.

La 2e partie du livre (p. 209-280) : 1° nous enseigne que nous *devons* coopérer à cette mission apostolique toujours actuelle de Marie ; 2° nous indique les *dispositions* requises, parmi lesquelles voici les principales : esprit de foi, sainteté intérieure, amour des âmes tel qu'il est en Marie ; don total de soi, humilité, prudence, confiance ; 3° nous précise enfin les *moyens* à employer : témoignage rendu par notre propre vie ; prière et souffrance rédemptrices ; apostolat direct enfin avec la préoccupation majeure de révéler Marie et de la faire invoquer et aimer.

L'auteur reconnaît que son travail n'est pas exhaustif. C'est cependant beaucoup plus et mieux que le canevas donné ci-dessus. Il y a beaucoup de renseignements concrets dans l'énumération des œuvres d'apostolat qui constitue la 1re partie ; et la seconde, quoique plus brève, contient la matière d'une série d'instructions aux fidèles qui se dévouent dans des œuvres diverses, religieuses ou laïques, et spécialement dans l'Action Catholique. On ne sera donc pas surpris que Mgr Richaud, archevêque de Bordeaux, loue et recommande chaudement cet ouvrage dans une lettre en forme de préface.

---

1. G. HUNERMANN. — **Le vainqueur du Grappin. La vie du saint Curé d'Ars.** — 300 p. (13 x 20), 540 fr. — Mulhouse, Salvator, 1946.
2. Jean DE FABREGUES. — **L'apôtre du siècle désespéré. J.-M. Vianney, curé d'Ars.** — 210 p. (13,5 x 21), prix non indiqué. — Paris, Amiot-Dumont, 1956.
3. **Sermons de Jean-Baptiste-Marie Vianney, pauvre curé d'Ars.** — 256 p. (13 x 19), 950 fr. — Ne se trouve pas en librairie. S'adresser au « Club du Livre Chrétien », 176, Bd Berthier, Paris-XVIIe ; C. c. p. 11.603.79.
4. **J.-M.-Baptiste Vianney, saint Curé d'Ars.** Textes choisis et présentés par Josse ALZIN. — 192 p. (12 x 17,5), 48 fr. belges. — Namur, Editions du Soleil Levant (33, rue Em.-Cuvelier), 1957.

Les deux premiers de ces ouvrages sont des biographies du Saint ; les deux derniers sont des extraits de ses sermons.

1. — Hunermann a publié en allemand déjà huit biographies de saints personnages ; elles furent ensuite traduites en notre langue. La traduction de celle-ci est due à l'abbé Grandclaudon.

Elle est divisée en 34 chapitres. Chacun d'eux choisit un événement marquant de la vie du saint, auquel sont rattachés des détails moins caractéristiques. Partant de cet événement replongé dans son milieu historique et psychologique, l'auteur compose un tableau où l'imagination aide à faire revivre les scènes, les conversations, etc. Disons vite qu'il a assez de tact pour que l'essentiel, qui est vrai, ne soit dénaturé ni par les vraisemblances qui s'ajoutent au vrai, ni par le style qui est sobre et simple. Pas ou très peu de références. C'est un livre écrit pour des lecteurs sans exigences critiques, qui désirent un récit intéressant, substantiellement exact ; ils ne seront pas déçus en s'attachant à celui-ci.

Signalons au traducteur que les « Pères Chartreux de Lyon » qui vinrent prêcher une mission à Ars en 1827 n'étaient pas les religieux contemplatifs de ce nom, comme on pourrait le conclure des p. 191 et suivantes, mais des missionnaires diocésains installés dans les locaux où avaient vécu des Chartreux authentiques que la Révolution avait expulsés ; le nom de chartreux avait été donné à ces missionnaires ; il est resté à ceux qui leur ont succédé.

2. — L'ouvrage de J. de Fabrègues est d'un tout autre caractère. L'auteur a voulu tirer de la vie du Curé d'Ars une triple leçon : 1° Il n'est pas allé aux hommes, et cependant les hommes sont venus à lui en foules de plus en plus pressées ; 2° Il ne s'est pas occupé d'autres problèmes que ceux de sa pauvre paroisse, et cependant son témoignage et son influence s'étendent au monde entier ; 3° Il a « vécu aux frontières du désespoir de soi-même, et il nous apporte un message d'espérance » (page 207). L'auteur applique cette triple leçon à nos contemporains, la 1re à ceux qui ne songent qu'à adapter la vérité révélée aux goûts changeants de leurs contemporains et qui n'attirent pas ceux-ci, ayant édulcoré celle-là ; la 2e à ceux qui ne comprennent pas que l'influence apostolique de leur activité extérieure se mesure à leur degré de fidélité concrète à leur devoir d'état ; la 3e aux existentialistes de notre temps qui trouvant la vie absurde s'enlisent dans un orgueilleux et stupide désespoir.

Cette thèse, car au fond c'en est une, est reprise constamment au cours du volume, et largement développée. Le récit des événements, et à plus forte raison celui des épisodes, n'y a qu'une part restreinte, réduite parfois à de simples allusions. Ce n'est donc ni à la foule, ni aux historiens de métier que ce livre s'adresse, mais aux esprits réfléchis et cultivés, capables de suivre les analyses psychologiques et morales qui posent et éclairent pour chacun de nous le problème religieux à la lumière de la vie de l'humble Curé d'Ars.

3. — Sur une bonne centaine de *Sermons* qu'avait laissés le Curé d'Ars, 85 sont parvenus jusqu'à nous. Mgr Trochu, le meilleur biographe du Saint, nous donne

l'histoire de ces manuscrits dans une préface mise en tête du présent volume, indique, dans une « postface », les ouvrages utilisés par M. Vianney pour préparer ses allocutions à ses paroissiens, et ajoute quelques notes.

Cette édition des *Sermons* est destinée aux bibliophiles. Elle a été « limitée à 3500 exemplaires, numérotés et *hors commerce*, sur papier pauvre de macule grise, destinés aux membres du Club du Livre Chrétien ». Le volume est relié pleine toile noire ; gardes illustrées ; portrait dans le texte.

L'édition complète des *Sermons* qui fut publiée à Paris par Beauchesne en 1904 comprenait 4 volumes, aujourd'hui épuisés. Elle reproduisait l'édition princeps qui parut à Lyon, en 1882-1883, chez Vitte et Perrussel, en 4 volumes in-12. Cette nouvelle édition ne donne que des extraits, mais bien caractéristique d'une éloquence d'autant plus pénétrante et puissante, qu'elle se moque de l'éloquence.

4. — Plus accessible, l'édition de M. Josse Alzin. Ce n'est pas non plus une édition complète ; celle-ci représenterait « plusieurs volumes, puisque certains sermons remplissent trente pages » des éditions antérieures; mais « tous les sermons ont été (ici) mentionnés ou résumés », avec de nombreux extraits. L'auteur a ajouté au bas des pages quelques notes qui aident à l'intelligence des fragments cités par lui, et d'autres notes qui, dans le même but, donnent quelques lignes de l'*Esprit du Curé d'Ars*. Ce dernier ouvrage est un recueil de courtes phrases prises au vol par M. Monnin en écoutant les catéchismes du Saint ou les sermons qu'il prononça pendant les dernières années de sa vie. Car après dix ans de ministère, faute de temps, il cessa d'écrire et improvisa ses allocutions. Les extraits publiés dans les deux ouvrages que nous recensons sont donc exclusivement de la période de jeunesse (si l'on ose dire) de l'orateur. Ils ont quelque chose de plus tendu, de plus exigeant, que les paroles pleines de miséricorde et de paternelle tendresse du grand apôtre vieillissant.

Gilbert RENAULT. — **Fatima, espérance du monde.** — XXIV + 262 p. (18 × 22), 1950 fr. — Paris, Plon, 1957.

Ce splendide album, avec de très nombreuses photographies documentaires, a été préparé en vue du 40e anniversaire des apparitions de Fatima (la 1re apparition eut lieu le 13 mai 1917). C'est un récit des événements, appuyé sur les témoignages les plus autorisés. L'auteur rappelle les objections, les appréciations des savants, les jugements qui résultèrent des enquêtes canoniques. Il a recueilli les paroles de la Vierge telles que les enfants les ont redites. Il décrit les foules des pèlerins. Il indique discrètement la signification spirituelle du message marial. Le Cardinal Cerejeira, archevêque patriarche de Lisbonne, dans une substantielle lettre-préface, dégage les leçons que Marie donne aux hommes et aux nations de notre époque si troublée.

Par cette publication, digne de la célèbre maison d'édition, la France apporte une contribution de haute valeur historique et critique aux fêtes qui vont marquer l'anniversaire des célèbres apparitions. Ajoutons que les pèlerins trouveront dans un appendice intitulé « Comment aller à Fatima », la description de quatre itinéraires permettant la visite des villes, des monuments et des sites les plus célèbres du Portugal.

Mère MARIE DES DOULEURS. — **Clartés sur la Souffrance.** — In-12 de 144 p., 290 fr. — Toulouse, Apostolat de la Prière, 1956.

Nous avons recensé en 1951, p. 704, une notice sur la Congrégation des Sœurs de Jésus-Crucifié, destinée aux jeunes filles et femmes malades. Le présent volume est dû à la plume de la fondatrice, actuellement Prieure Générale. Il est constitué par des lettres adressées aux membres de la Congrégation, et qui « répondent à merveille, dit S. E. le Cardinal Liénart dans la préface, aux besoins des personnes malades éprises de l'idéal de la Congrégation ». Elles sont groupées sous les quatre chefs suivants : la journée d'un malade, l'effort spirituel, la charité fraternelle, la vie intérieure. A faire lire par tous les malades.

Sainte Fare et Faremoutiers. Treize siècles de vie monastique. — In-8 de 160 p., 12 planches hors-texte, 600 fr. — Abbaye de Faremoutiers (S.-et-M.), 1956.

Le présent ouvrage est comme une suite des *Mélanges Colombaniens* publiés au lendemain du Congrès international de Luxeuil (1950). On ne pouvait parler de saint Colomban sans parler de sainte Fare, qui fut discernée par lui et orientée par lui vers sa mission de fondatrice d'un grand monastère. Dès lors la pensée était venue d'une journée d'études et de liturgie au monastère de Faremoutiers, à l'occasion du treizième centenaire de la mort de la Sainte (656). Le plan prévu dut être simplifié et ramené à la publication d'une étude historique sur la Sainte et son couvent, étude que présente M. Gabriel Le Bras, président de la Société d'histoire ecclésiastique de la France.

C'est une œuvre collective comportant huit chapitres : I. *Sainte Fare et les Origines* [Eboriac], par l'irlandais James O'Carroll. — II. *Faremoutiers au Moyen Age*, par Dom André Galli. — III. *Les Abbesses de Faremoutiers au XVIe siècle*, par Dom Patrice Cousin. — IV. *Françoise de la Châtre*, par Dom Yves Chaussy — V. *Bossuet et Faremoutiers*, par Dom Edouard Guillou. — VI. *La crise janséniste*, par Gabriel Le Bras. — VII. *Faremoutiers et la Révolution*, par Fernand Bridoux. — VIII. *La Résurrection* (1931), par Dom Théodore Nève.

La valeur de tels collaborateurs assure que nous avons ici un ouvrage bien au point pour ce qui est des exigences de la critique, et solidement documenté dans toute la mesure où l'on a trouvé des documents à consulter. La période ancienne n'est pas riche sous ce rapport. Encore a-t-on tiré bon parti de ce qui existait.

Au-delà du cercle des érudits et des amis de Faremoutiers à qui s'adresse principalement ce travail, un plus large public pourra s'y intéresser, car nous retrouvons dans cette monographie toutes les vicissitudes du monachisme en France. « Exubérance des fondations et faveurs carolingiennes ; décadence féodale et réforme grégorienne ; paix relative du XIIIe siècle, désordres graves du XVIe ; essais de correction au XVIe et restauration au XVIIe ; troubles profonds du jansénisme et relèvement illusoire à la veille de la Révolution... Ascensions et déclins, faiblesses et grandeurs. Tous comptes faits l'attraction de l'idéal a été la plus forte. Depuis treize siècles, Faremoutiers « la sainte » a maintenu, au-dessus des médiocrités du siècle, une richesse de vie qui a contribué à la grandeur de l'Eglise et de notre pays ». (Préface) [1].

[1] Il existe une édition complète de ce livre (428 p.), comportant, en plus des rapports signalés ci-dessus, des études plus spéciales sur le culte de Ste Fare, sur la règle du couvent, et autres encore. S'adresser à l'Abbaye de Faremoutiers (S.-et-M.).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 4 junii 1957

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : C. GAILDRAUD

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)